

Juin 2004

Numéro 76

Le Trésor des Kirouac

Revue des descendants de Urbain-François Le Bihan, sieur de Kerboach



Caporal Lorenzo Kirouac



Laurien Kirouac

Kérouac ✠ K  roack ✠ Kirouac ✠ Kérouac ✠ K  rouack ✠ Kirouack

Le trésor des Kirouac

Le trésor des Kirouac, bulletin de liaison des descendants d'Urbain-François Le Bihan, sieur de Kivoach, est distribué à tous les membres de l'Association des familles Kirouac.

English version of the texts printed in this Bulletin are automatically sent to every person residing outside of Quebec. These translations are also available from the AFKA Secretarial Office upon request. There is a minimum charge for photocopying and shipping.

Le comité de rédaction du bulletin (par ordre alphabétique)

François Kirouac
Jacques Kirouac
Marie Kirouac

Auteurs et collaborateurs pour ce numéro
(par ordre alphabétique)

Michel Bornais	Lucille Kirouac
Jacques Boulet	Pierre Kirouac
André Kirouac	René Kirouac
François Kirouac	Dominique Le Bihan
Jacques Kirouac	Mark Pattison
Jan Kerouac	Marie-Victorin
Louis Kirouac	

Extraits de journaux, revues, livres, sites Internet

Dictionnaire illustrés des noms et lieux du Québec
La Souche (Jean-François Hubert Rouleau)

Conception graphique

Page couverture: Jean-François Landry
Logo de l'Association à l'endos du bulletin: Raymond Bergeron
Le bulletin: François Kirouac

Numérisation et montage
François Kirouac

Traduction des textes par Michel Bornais et Marie Timperley

Édition

L'Association des familles Kirouac inc.
168, rue Baudrier
Beauport (Québec) G1B 3M5
Dépôt légal 2^e trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0833-1685

Tirage 300 copies

Les reproductions sont permises uniquement avec l'autorisation expresse de l'Association des familles Kirouac inc.

Abonnement : Canada : 22 \$; USA : 22 \$ US

SOMMAIRE

Mot du président	3
En provenance du secrétariat	4
Rapport du trésorier pour l'exercice financier se terminant le 31 décembre 2003	5
Répartition du nombre de membres par région pour l'année 2004	9
Saint-François et Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud accueille l'Association des familles Kirouac pour son rassemblement de 2004	10
Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud	12
Programme du rassemblement des familles Kirouac des 7 et 8 août 2004	13
La Vitea Mea, autobiographie de Louis Kirouac	14
Il y a soixante ans en Europe	18
Naviguer le fleuve Saint-Laurent en ...1942	21
La chanson des liards	25
Une famille Le Bihan, résidente du Québec!	26
Gaston Kirouac, 50 ans de vie sacerdotale	29
La saga de l'héritage de Jack Kerouac se poursuit!	30
In memoriam	33
Jeannine Gilberte Kirouac Pattison, ces mémoires qui m'accompagnent	34
L'alimentation quotidienne en Nouvelle-France au XVIII ^e siècle	40
Bon de commande : En vente auprès du secrétariat de l'Association	42
Liste des représentants régionaux	43
Conseil d'administration 2003-2004	43
Avis de convocation de la 18 ^e assemblée générale de l'Association des familles Kirouac	44

Le mot du président

Pierre Kirouac

La côte sud du Saint Laurent est le berceau des familles Kirouac comme ce fut le cas pour plusieurs familles francophones au XVII et au XVIII siècle. Très tôt, les descendants des deux fils de l'ancêtre se sont établis dans les localités sises sur les bords du grand fleuve d'où ils pouvaient voyager d'une localité à l'autre et voir arriver les bateaux français.

Si l'ancêtre était « *voyageur* », ses descendants immédiats manifestèrent très tôt un attachement à la terre et ils occupèrent rapidement les terres disponibles dans cette région.

Cap-Saint-Ignace, L'Islet, Saint-Pierre-de-Montmagny, Saint-Michel de Bellechasse pour n'en nommer que quelques-unes ont donc reçu la faveur de ces Kirouac de la première heure. Les terres de la côte sud du Saint-Laurent devinrent vite occupées et les plus entreprenants durent se résigner à s'établir ailleurs.

Si nous remontons dans notre lignée ancestrale, nous avons tous un lien quelconque avec cette magnifique région que Lucille et son conjoint Jacques Boulet veulent nous faire visiter en août prochain. Ils nous offrent le privilège de revivre ces pages de notre histoire familiale en nous rendant à Saint-Pierre-de-Montmagny et à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud pour assister à une rencontre mémorable, guidés par deux résidents qui connaissent bien leur patelin.

Le volet traitant de l'histoire familiale fut confié à Hélène de Warwick et au défunt Pierre de Québec. Ils se sont penchés sur les dossiers relatant les origines familiales pour relever les faits et les anecdotes qu'Hélène nous fera connaître d'une façon originale et fort intéressante. Vous êtes priés d'enrichir leurs propos en apportant vos photos familiales qui seront affichées pour la circonstance.

Au nom des membres du comité organisateur de



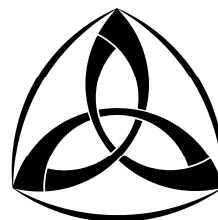
Pierre Kirouac

Collection Pierre Kirouac

la rencontre, au nom également des membres du conseil d'administration de l'Association des familles Kirouac inc., je vous invite à participer en grand nombre à cette rencontre estivale annuelle qui se tiendra sous le signe de la simplicité et de la camaraderie.

Elle aura lieu à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud et à Saint-Pierre-de-Montmagny les 7 et 8 août prochain.

Les membres du comité vous accueilleront à cœur et à bras ouverts!



En provenance du secrétariat



RECHERCHE SUR L'ANCÊTRE :
COUVERTURE DE PRESSE / 1996 à 2001

Clément Kirouac, président de notre association de 1994 à 2000, a remis, pour dépôt aux archives de l'Association, un cahier de 80 pages constituant une compilation intitulée *Articles de journaux et magazines parus sur l'ancêtre des Kirouac d'Amérique publiés de 1996 à 2001*. Un autre éloquent témoignage de l'espace occupé par « l'Histoire » de la famille dans les médias.

Grands mercis à Clément qui demeure un chercheur infatigable et qui continue d'enrichir notre patrimoine familial.

LES K/ROUAC SOUS LES DRAPEAUX

Les échanges effectués à l'occasion de la rédaction de l'article sur Lorenzo Kirouac de Lewiston, Maine, et que l'on retrouve dans le présent numéro, ont imposé une intéressante réflexion sur l'implication militaire des descendants K/rouac. De toute évidence, à travers le temps, il y en a plusieurs qui ont répondu à l'appel autant au Canada qu'aux États-Unis et, face à l'ampleur de la recherche, il a été considéré de traiter le sujet sous le thème de *Les K/rouac sous les drapeaux* tout au long de 2005, année qui marquera le soixantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Nous lançons donc un appel à tous pour nous transmettre toute l'information disponible, aussi petite soit-elle, afin de nous permettre d'enrichir les nombreux dossiers déjà connus et pousser plus loin la recherche. À titre d'exemple, il y a un Kirouac inscrit au dictionnaire des Patriotes de 1837 et nous avons tout récemment été informés qu'un K/rouac aurait participé à la guerre civile aux États-Unis.

VIRUS, POURRIELS, ET AUTRES CALAMITÉS

Avec la mise en fonction de nouveaux filtres de plus en plus efficaces, par les fournis-

seurs de services Internet, plusieurs ont eu la surprise de se voir retourner des courriels interceptés et rejetés qu'ils n'avaient jamais expédiés. L'explication est que leur adresse courriel a été subtilisée par un virus en quelque part et qu'elle est maintenant recyclée comme adresse d'expéditeur dans des messages porteurs de virus ou encore pour transmettre du courrier indésirable. (pourriel ou SPAM)

Règle générale, vous n'avez pas à changer votre adresse, mais il est toutefois important de garder votre antivirus bien à jour. Inutile d'écrire à l'adresse de l'expéditeur « apparent » du message, il n'a généralement rien à voir avec ça. Même l'adresse courriel de notre site Web, hébergé par Libertel, a donné de sérieux maux de têtes au président de l'Association, Pierre Kirouac, qui recevait des messages contaminés à la douzaine. Heureusement, l'adresse du secrétariat semble avoir été épargnée... pour le moment.

MISE À JOUR DU SITE INTERNET DE L'ASSOCIATION

Devant toute la complexité de la mise à jour, notre président n'a eu d'autre choix que de s'inscrire à un cours sur la conception de page Web pour lui permettre d'analyser toute la situation. Plusieurs possibilités devront maintenant être considérées avant qu'un concept ne soit définitivement arrêté.

Le site Web actuel de l'Association ne fera donc plus l'objet d'ajouts ni de modifications. Vous devrez patienter encore quelque temps avant de pouvoir consulter notre nouveau site Web. Toutes suggestions à ce sujet sont bienvenues. Vous n'avez qu'à contacter le secrétariat de l'Association dont l'adresse apparaît au verso du présent numéro du *Trésor des Kirouac*.

**BONNE FÊTE À SŒUR CÉCILE KIROUAC
QUI AURA 97 ANS LE 21 JUIN PRO-
CHAIN!**

J.A. Michel Bornais

Rapport du trésorier pour l'exercice financier se terminant le 31 décembre 2003

Dans le domaine financier, l'année 2003 est à l'image de l'année 2002. En effet, les finances de l'Association présentent un excédent des revenus sur les dépenses de **1 413,95 \$**. Ce profit important est attribuable, en majeure partie, à un surplus exceptionnel de **2 033,73 \$** provenant de la fête du 25^e anniversaire de l'Association à Longueuil. Je profite de l'occasion pour remercier monsieur Pierre Kirouac de Boucherville, l'organisateur de cette rencontre, ainsi que tous les membres de son comité pour les deux belles journées qu'ils nous ont planifiées le 2 et le 3 août et également pour les retombées financières qu'ils ont contribué à générer.

En plus du rapport financier, montrant en détail les revenus et les dépenses de l'année 2003, vous pourrez consulter un tableau comparatif dans les pages suivantes. Dans ce dernier, vous pourrez observer l'évolution des revenus et des dépenses par thème depuis 1997, et prendre connaissance des prévisions budgétaires de l'année 2004.

de volumes, le surplus provenant de la fête vient compenser pour leur diminution par rapport à l'an 2002. En ce qui a trait aux dépenses, même si elles affichent une hausse, elles se situent dans la moyenne des années précédentes, c'est-à-dire un peu plus de 5 000 \$ si l'on fait abstraction aux années 2000 et 2001. Depuis l'adoption de la numérisation dans la préparation de la revue, les dépenses de celle-ci semblent se stabiliser. Du côté des dépenses d'administration, l'augmentation d'environ 200 \$ s'explique, en partie, par le fait que nous avons déboursé l'équivalent de 16,5 mois en frais d'assurances-responsabilité civile, en 2003. Il s'agit là d'un ajustement, afin de concentrer le versement de toutes nos protections en novembre. L'inscription à un congrès vient compléter l'explication de l'augmentation observée à l'item *administration*. Enfin, le poste budgétaire *divers* est également en hausse en raison de l'enregistrement de notre Association au Salon de la Fédération des familles-souches québécoises

Synthèse des dépenses de la revue « *LE TRÉSOR DES KIROUAC* »

Numéro de la revue	71	72	73	74	TOTAL
Impression	416,19 \$	550,82 \$	407,97 \$	402,55 \$	1 777,53 \$
Emballage	64,21 \$	46,08 \$	64,30 \$	62,14 \$	236,73 \$
Secrétariat Fédération	87,76 \$	69,02 \$	14,96 \$	117,93 \$	289,67 \$
Secrétariat Association	41,08 \$	18,73 \$	37,95 \$	44,20 \$	141,96 \$
Poste au Canada	97,24 \$	89,90 \$	126,62 \$	96,07 \$	409,83 \$
Poste aux États-Unis	83,50 \$	53,50 \$	108,50 \$	63,50 \$	309,00 \$
TOTAL	789,98 \$	828,05 \$	760,30 \$	786,39 \$	3 164,72 \$

De façon générale, par rapport à l'année 2002 et malgré le surplus de la fête, les revenus ont diminué de **115,85 \$**, alors que les dépenses ont augmenté de **686,13 \$**. Les revenus provenant des cotisations annuelles sont demeurés relativement stables depuis 2001. Quant aux autres sources de revenus, telle la vente d'objets promotionnels et

qui a eu lieu en octobre 2003, et en raison des coûts de l'achat de plaques-souvenir pour la vente (laminés du blason).

Le tableau ci-contre présente une ventilation des dépenses consacrées aux quatre numéros de la revue pour l'année financière 2003.

Le budget 2004 prévoit des revenus de 4 853,34 \$, des dépenses de 4 768,29 \$ et un surplus de 85,05 \$. Pour établir ce budget, nous avons estimé la plupart des dépenses ou des revenus en calculant une moyenne sur un certain nombre d'années. Il faut comprendre que ce budget ne constitue qu'une estimation. Car, même s'il contient une bonne part des revenus et des dépenses prévisibles, nous devons également compter sur des éléments de revenus qui dépendent directement de la générosité de nos membres. Il faut se rappeler que les revenus provenant des cotisations annuelles ne peuvent contribuer à eux seuls à atteindre l'équilibre financier.

À titre d'information, je présente l'inventaire des biens de l'Association au 31 décembre 2003. Certains de ces biens font partie des actifs de l'Asso-

ciation et il faut les considérer comme une source de financement à long terme, difficile à prévoir dans un budget annuel. Par ailleurs, vous pourrez constater que l'Association est dépositaire de certains autres biens.

Enfin, concernant les articles des armoiries (livrets, parchemins et épinglettes) dont l'Association est dépositaire, il reste un solde à payer au prêteur anonyme de 1 492,79 \$. Les recettes de la vente des articles en 2003 sont de 270 \$ et correspondent au montant remboursé le 12 décembre 2003.

Inventaire des biens au 31 décembre 2003

Biens appartenant à l'Association

Généalogies	112	X	10,00 \$	=	1 120,00 \$
Revues 0 à 50	2 008	X	1,00 \$	=	2 008,00 \$
Revues 51 et plus	1 445	X	3,00 \$	=	4 335,00 \$
Armoiries laminées	8	X	16,00 \$	=	128,00 \$
Macarons	170	X	1,00 \$	=	170,00 \$
Volumes (Dagier)	1	X	25,00 \$	=	25,00 \$
Volumes voyage 2000	5	X	15,00 \$	=	75,00 \$
Albums	2	X	15,00 \$	=	30,00 \$
Sacs en canevas	9	X	7,50 \$	=	67,50 \$
Procès de l'ancêtre		X	10,00 \$	=	
Comptes de fabrique		X	6,00 \$	=	
Signatures ancêtre	1	X	6,00 \$	=	6,00 \$
			TOTAL	=	7 964,50 \$

Biens dont l'Association est uniquement dépositaire

Armoiries (livret français)	276	X	5,00 \$	=	1 380,00 \$
Armoiries (livret anglais)	104	X	5,00 \$	=	520,00 \$
Armoiries (parchemin)	431	X	5,00 \$	=	2 155,00 \$
Armoiries (épinglette)	316	X	5,00 \$	=	1 580,00 \$
Memory Babe	11	X	30,00 \$	=	330,00 \$
			TOTAL	=	5 965,00 \$

ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC INC.

RAPPORT FINANCIER

ANNÉE 2003

REVENUS

COTISATIONS ANNUELLES 2003

Membres réguliers (122)
Membres bienfaiteurs (46)

2 618,00	
1 205,00	
Sous-total	3 823,00

PRIMES ET INTÉRÊTS

Échange argent U.S.
Intérêts gagnés

140,30	
2,21	
Sous-total	142,51

DONS ET RECOUVREMENT

Dons (Fonds spécial de recherche)
Dons (Budgets de fonctionnement)
Recouvrement

0,00	
153,30	
87,00	
Sous-total	240,30

FÊTE ANNUELLE

Surplus de la fête annuelle

2 033,73	
Sous-total	2 033,73

OBJETS PROMOTIONNELS

Vente de généalogies (10)
Vente de revues, albums, laminés, sacs et macarons
Vente de cahiers manuscrits (7)
Vente de volumes de Mme Dagier (4)
Vente du Livre sur le voyage en Bretagne (4)

120,00	
152,50	
46,00	
100,00	
60,00	
Sous-total	478,50

TOTAL DES REVENUS	6 718,04
--------------------------	-----------------

DÉPENSES

ADMINISTRATION

Ministère du revenu (Déclaration annuelle 2003)
Assurance responsabilité (Période 15/06/03 au 01/11/04)
Redevances 2003 (FFSQ : 1,50 \$/membre/année)
Inscriptions à un congrès
Frais bancaires (livrets)

32,00	
405,86	
240,00	
87,00	
146,40	
Sous-total	911,26

REVUE LE TRÉSOR (no 71 à 74)

Secrétariat de l'Association
Impression
Emballage
Secrétariat de la Fédération
Frais postaux (Canada)
Frais postaux (US)

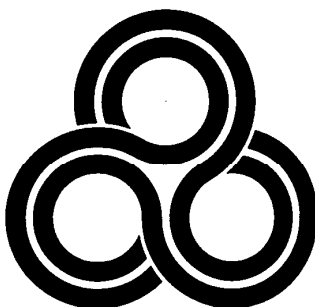
141,96	
1 777,53	
236,73	
289,67	
409,83	
309,00	
Sous-total	3 164,72

DÉPENSES (SUITE)

SECRÉTARIAT DE L'ASSOCIATION			
Timbres-poste		275,08	
Reprographie		42,02	
Papeterie, enveloppes et cartes		279,77	
	Sous-total		596,87
DOSSIER DE LA RECHERCHE SUR L'ANCÊTRE			
Recherche au Québec (abonnement au PRDH)		0,00	
	Sous-total		0,00
DIVERS (Publicité et promotion de l'Association)			
Adhésion à la SGEQ (page WEB 2003)		35,00	
Salon FFSQ (octobre 2003)		147,78	
Feuillet publicitaire de l'Association		84,10	
Plaques pour revente (Blason)		183,50	
Divers (Photos Vidéo)		107,54	
Divers (appels téléphoniques et fax)		73,32	
	Sous-total		631,24
TOTAL DES DÉPENSES			5 304,09
EXCÉDENT DES REVENUS SUR LES DÉPENSES 2003			1 413,95

COMPTE DE BANQUE

Solde au 31 décembre 2002		5 890,98
Encaissements du 1er janvier au 31 décembre 2003		6 731,04
Déboursés du 1er janvier au 31 décembre 2003		5 314,09
Solde au 31 décembre 2003		7 307,93
Vérifié et approuvé par:	Original signé le 10 mai 2004	
	Roland Kirouac M.S.C. R.I.A.	René Kirouac Trésorier



COMPARAISON DE REVENUS ET DÉPENSES DE 1997 À 2003 ET BUDGET 2004

REVENUS	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	Budget 2004
Cotisations annuelles	3 280,00	3 490,00	3 985,00	4 100,00	3 690,00	3 724,00	3 823,00	3 630,00
Primes et intérêts	155,40	180,55	203,31	256,19	451,15	290,73	142,51	204,78
Dons (fonds de recherche)	124,17	570,59	720,00	0,00	25,00	0,00	0,00	
Dons (fonctionnement)	185,00	1 120,00	65,00	117,00	144,00	184,00	153,30	156,66
Recouvrement			30,72	24,59	79,00	131,27	87,00	
Fête annuelle	103,75	115,08	1 296,43	962,22	0,00	1 594,39	2 033,73	500,00
Objets promotionnels	171,83	761,31	360,50	308,00	326,00	496,50	318,50	361,90
Vente de volumes (madame Dagier)				3 317,91	145,00	125,00	100,00	
Voyage en Bretagne				1 746,24				
Vente de « <i>Bretagne 2000</i> »					1 194,00	288,00	60,00	
TOTAL	4 020,15	6 237,53	6 660,96	10 832,15	6 054,15	6 833,89	6 718,04	4 853,34

DÉPENSES	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	Budget 2004
Administration	751,52	851,76	732,95	761,80	926,70	698,68	911,26	804,95
Revue « <i>Le Trésor des Kirouac</i> »	2 777,25	3 024,91	3 372,21	3 172,73	3 551,17	3 058,63	3 164,72	3 111,68
Secrétariat	509,23	520,27	772,29	790,44	1 455,09	472,31	596,87	524,67
Recherche	0,00	936,69	135,00	14,97	42,45	50,45	0,00	
Divers	241,02	666,07	402,07	815,64	551,88	337,89	631,24	326,99
Achat de livres (madame Dagier)				3 557,25				
Édition de Bretagne 2000					1 602,80			
TOTAL	4 279,02	5 999,70	5 414,52	9 112,83	8 130,09	4 617,96	5 304,09	4 768,29

Excédent (revenus sur les dépenses)	(258,87)	237,83	1 246,44	1 719,32	(2 075,94)	2 215,93	1 413,95	85,05
--	-----------------	---------------	-----------------	-----------------	-------------------	-----------------	-----------------	--------------

RÉPARTITION DU NOMBRE DE MEMBRES PAR RÉGION POUR L'ANNÉE 2004

Régions	2004	2005	2006	2007	2008	2009	MAV	GRATUITÉ	Totaux (2004)	2003 (non-renouvelés)
Québec–Beauce	30		1	1		1	1		33	14
Montréal–Outaouais–Abitibi	45	2			1			1	50	8
Bas-Saint-Laurent, Gaspésie, Côte-du-Sud, et Atlantique	11							1	12	3
Estrie–Mauricie et Bois-Francs	25								25	2
Saguenay–Lac St-Jean	9								9	
Ontario–Provinces de l'Ouest et Côte du Pacifique	12							1	13	4
États-Unis	21								21	7
France	1								1	
Totaux	154	2	1	1	1	1	1	3	164	38

MAV : membre à vie

René Kirouac, trésorier

Saint-François et Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud accueille l'Association des familles Kirouac pour son rassemblement de 2004

ENEZ DÉCOUVRIR LA CÔTE-DU-SUD !

La Côte-du-Sud, même si elle est peu connue, est en fait une des plus anciennes régions habitées au Québec. Ce nom qui désignait autrefois, les seigneuries riveraines du sud du Saint-Laurent, de Beaumont à Saint-André-de-Kamouraska, s'étend aujourd'hui jusqu'à l'arrière pays appalachien et même jusqu'à la frontière des États-Unis.

Si vous venez par l'autoroute 20 Est, prenez le temps et le plaisir d'admirer le paysage qui vous apparaîtra à partir de Beaumont. Quant à la route panoramique 132, toujours vers l'Est, elle vous permettra de contempler le charme de tous les villages qui longent le fleuve. Cette partie de votre visite vaut déjà, à elle seule, votre déplacement.

LA RIVIÈRE DU SUD

Cette rivière dont le nom accompagne tant de désignation de lieux dans la région, en commençant par la seigneurie de la Rivière-du-Sud, concéder en 1646 à Charles Huault de Montmagny, Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, le chemin de la Rivière-du-Sud, etc..., c'est un peu « *la Seine* » de notre région... bon d'accord... nous n'avons pas encore les bateaux-mouches et elle est peut-être un peu... moins large mais tout de même...

Elle prend sa source près de Notre-Dame-du-Rosaire, à environ 24 kilomètres au sud de Montmagny, fait un demi-cercle en passant par Armagh et Saint-Raphaël revient vers le nord, traverse les plaines de Saint-François et Saint-Pierre pour aller se jeter dans le fleuve à Montmagny.

Lucille Kirouac



La rivière du Sud serpentant entre les terres de Saint-François et de Saint-Pierre (Photographie : Les productions Ansard inc.; André Lessard)

SAINT-FRANÇOIS-DE-LA-RIVIÈRE-DU-SUD

PAR LUCILLE KIROUAC ET JACQUES BOULET

Dès ses débuts, Saint-François constituait, avec la paroisse de Berthier-en-Bas, la seigneurie de Bellechasse. Cette seigneurie fut concédée une première fois le 28 mars 1637 à Nicolas Marsolet ⁽¹⁾ qui, soit par manque d'intérêt ou manque de ressource, ne travailla pas à sa mise en valeur. Pour cette raison, l'intendant Jean Talon mit fin à son contrat et l'attribua, cette fois, à Alexandre Berthier ⁽²⁾ à partir du 29 octobre 1672. Désormais, elle sera désignée sous l'appellation de seigneurie de Bellechasse-Berthier.

Le territoire de la municipalité de Saint-François couvre une superficie de quatre-vingt-dix-huit kilomètres carrés. Ses premiers habitants venaient principalement de Berthier et de la paroisse Saint-Thomas, située dans la seigneurie de la rivière du Sud. Une chapelle érigée sur les bords de la rivière du Sud en 1729 permit de réunir la communauté pour une première fois à la messe de Noël de cette même année. Les débuts du peuplement du site, qui allait devenir plus tard Saint-François, sont donc contemporain à la présence de notre ancêtre, Urbain François Le Bihan, dans la région.

L'abbé Pierre-Laurent Bédard dirigea les travaux de construction de la première église de Saint-François érigée canoniquement en 1762. La communauté s'agrandissant, on dut entreprendre la construction d'un nouvel édifice sur le même emplacement. Cette nouvelle église fut terminée en 1866. C'est l'abbé Charles Trudelle qui était alors curé de la paroisse.

Quant à la municipalité, ce n'est qu'en 1843 qu'elle fut reconnue civilement par le gouvernement du Québec. Aujourd'hui, la population s'est stabilisée autour de seize cents habitants.

Constitué d'une vaste plaine fertile, agrémentée par les méandres de la rivière du Sud, le territoire de Saint-François fut, dès ses débuts, très propice à la croissance de l'agriculture. Aujourd'hui, les petites fermes d'autrefois ont été regroupées et sont devenues de grandes entreprises où dominent les productions laitières, porcines et céréalières. À ces productions, s'ajoute un bon nombre d'érablières s'échelonnant de deux à dix mille entailles et qui sont exploitées de façon moderne, sous tubulures.

Les premières industries de la paroisse furent certainement les moulins à scie. Par la suite, suivront en 1740,

les moulins à farine. Ce sont les seigneurs Des Bergères de Rigauville ⁽³⁾ qu'y construisirent un premier moulin banal ⁽⁴⁾ à eau pour produire de la farine. Celui-ci était situé dans les grandes « costes » sur la rivière Chiasson. En 1814, le sieur Claude Dénechaud décida de le déménager et le fit édifier au canton Morigeau au moment où il entreprenait de gérer la seigneurie pour le compte des religieuses de l'Hôpital Général de Québec. La rivière Chiasson, qui se jette dans la rivière du Sud après avoir dévalé les grandes « costes » en trois cascades successives, fut la force motrice de tous ces premiers moulins. Les seuls vestiges d'importance conservés jusqu'à maintenant sont ceux de ces deux moulins banaux. Du premier moulin, il ne reste qu'une partie des fondations. Le deuxième, étant en meilleur condition, aurait conservé en plus une partie de ses murs. Pour l'instant, il est inaccessible puisqu'il est situé sur une propriété privée.

Au fil des ans, de nouvelles industries sont nées et ont évolué de telle sorte que, par leur savoir-faire et leur envergure, elles contribuent maintenant de façon importante à la santé économique de la municipalité. La qualité de leur production de meubles en bois et en métal, de portes et fenêtres, d'outils de toutes sortes, en métal et en plastique, ont fait leur réputation et assuré leur rayonnement à travers toute l'Amérique. Ces industries procurent du travail à bon nombre de gens de la communauté de Saint-François et des paroisses environnantes.

La corporation municipale s'est aussi dotée d'infrastructures modernes assurant son développement industriel, agricole et urbain. Les réseaux d'aqueduc et d'égout ont été complétés au cours des dernières années par un bassin d'assainissement des eaux usées. Des édifices récents abritent les services de protection contre les incendies, les services de déneigement et les services de loisirs.

La Société de Conservation du Patrimoine, qui a vu le jour en 1979, a réussi à retrouver l'historique de presque toutes les institutions mises en place jusqu'ici. Des dizaines de bénévoles poursuivent les recherches historiques et généalogiques. Ils sont particulièrement fiers de présenter à tous les visiteurs un site institutionnel classé monument historique et regroupant l'église, le presbytère, l'ancien presbytère — datant de 1763 et classé monument historique en 1978 — de même que le couvent. Ce site, agrippé à son rocher dans un décor naturel enchanteur, constitue le cœur de la paroisse de Saint-François et invite, par sa beauté, à une visite qui risque de susciter auprès de chacun de vous un grand intérêt en plus de vous enchanter par son décor paisible.

Les gens de Saint-François sont donc fiers d'accueillir, en ces 7 et 8 août 2004, les membres de l'Association des familles Kirouac, leurs parents et leurs amis. Ayez un beau séjour parmi nous!



L'église et le presbytère de Saint-François
Collection de la Société du Patrimoine de Saint-François

- (1) Marsolet de Saint-Aignan, Nicolas, interprète, commis de la traite, maître de barque, trafiquant et seigneur, originaire des environs de Rouen — peut-être de Saint-Aignan-sur-Ry, comme le suggère son nom —, né en 1587, si l'on en croit l'acte de sépulture, ou en 1601, suivant le recensement de 1666, décédé à Québec le 15 mai 1677. (Dictionnaire biographique du Canada en ligne : <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=34521>)
- (2) Berthier, Isaac (prénommé Alexandre après 1665). Né en 1638 à Bergerac, évêché de Périgueux - Mort en sa seigneurie de Bellechasse en 1708. Nous possédons peu de renseignements sur Isaac Berthier avant son arrivée en Nouvelle-France. Sa promotion dans l'armée fut rapide, car c'est à la tête de leur propre compagnie qu'il débarqua à Québec le 30 juin 1665, il faisait alors partie des troupes amenées des Antilles par Prouville de Tracy. Quelques mois après son arrivée, le huguenot Isaac Berthier embrassa la religion catholique. À cette occasion, il changea vraisemblablement de prénom et adopta celui d'Alexandre. (Dictionnaire biographique du Canada en ligne : <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=34521>)
- (3) Blaise Des Bergères de Rigauville, Nicolas, officier, commandant du fort Niagara, seigneur, né à Estampes (France), en 1679, fils de Raymond Blaise Des Bergères de Rigauville, capitaine, et d'Anne Richard de Goigni ; inhumé dans l'église de Berthier-en-bas (Bellechasse) le 11 juillet 1739. Nicolas avait épousé à Québec, le 4 avril 1712, Marie-Françoise Viennay-Pachot, veuve d'Alexandre Berthier fils, fille de François Viennay-Pachot et de Charlotte-Françoise Juchereau de Saint-Denis. La jeune veuve lui apporta comme dot deux seigneuries : celle de Berthier-en-bas (Bellechasse) où les époux demeurèrent, et celle de Berthier-en-haut (Villemur) qu'ils vendirent à Pierre de Lestage, marchand de Montréal, le 26 avril 1718. (Dictionnaire biographique du Canada en ligne : <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=34521>)
- (4) Dans le système seigneurial en vigueur en Nouvelle-France, les censitaires devaient faire moudre leur grain au moulin banal appartenant au propriétaire de la seigneurie. En guise de paiement, le censitaire laissait une partie de la farine produite.

Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud

La rivière du Sud, qui a donné son nom, en partie, à cette municipalité de la Côte-du-Sud, dans la région de Montmagny, contribue à la fertilité des terres de la partie ouest du territoire. Les rivières Morigeau, des Poitras et le ruisseau de la Blague constituent les principaux éléments du réseau hydrographique de cette entité située entre Montmagny et Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

Au cours de 1696, un certain Lecolombier s'installe sur le territoire, mais n'y demeure que très peu de temps. C'est surtout au début du XVIII^e siècle que la colonisation de l'endroit s'effectuera avec la construction d'une chapelle en 1713 au nord de la rivière du Sud, grâce au don d'un terrain par Pierre Blanchet effectué en 1709 et dont la générosité sera prolongée par sa veuve, Marianne Fournier en 1713 et son fils Jean en 1716 qui remettront de substantielles donations.

Les prêtres de Saint-Thomas desserviront l'endroit couramment désigné de manière abrégée comme Saint-Pierre-du-Sud à la fin du Régime français. Un curé s'installe en ces lieux à partir de 1751, année de la pose de la première pierre de l'église. La reconnaissance des pionniers ne pouvait mieux s'exprimer qu'en plaçant la paroisse, dont les limites ont été fixées en 1722 et qui a été canoniquement érigée en 1848, sous la protection de saint Pierre en l'honneur de Pierre Blanchet.

La situation géographique de celle-ci, implantée dans la seigneurie de la rivière du Sud, concédée à Charles Huault de Montmagny ⁽¹⁾ en 1646, justifie le choix du spécificatif Rivière-du-Sud. La municipalité homonyme, créée en 1845, englobait les limites de la paroisse de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Abolie en 1847, elle devait faire place à une municipalité de paroisse huit ans plus tard. Le bureau de poste, établi en 1852, porte le nom de Saint-Pierre-de-Montmagny. Les Saint-Pierrois ont vu leur quiétude troublée en 1776, alors que s'est déroulée en ces lieux une bataille mémorable entre les Américains et les Canadiens. SOURCE : Dictionnaire illustré des Noms et Lieux du Québec; Les publications du Québec, Commission de toponymie du Québec, 1994, page 717. (1) **Premier gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France de 1636 à 1648.**

Fait historique (Lucille Kirouac)

En 1776, les Américains, qui ont quelques comptes à régler avec l'Angleterre, décident de venir attaquer leur nouvelle conquête : l'ancienne Nouvelle-France.

Monsieur Louis-Philippe Bonneau décrit cette tentative américaine dans la région de Québec et plus particulièrement à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud dans les termes suivants :

Bataille à Saint-Pierre - 1776

Au printemps 1776 se forme une colonne de secours pour essayer de dégager Lévis. Elle est formée de trois cents canadiens recrutés dans les paroisses de la Rive-Sud du fleuve, de l'aumônier, l'abbé Bailly, et ayant à sa tête monsieur Beaujeu. À la demande du gouverneur, monsieur Beaujeu réunit à Saint-Thomas environ cent cinquante hommes venant de Rivière-Ouelle, Sainte-Anne-de-la-Pocatière et Saint-Roch-des-Aulnaies. Avant d'engager tout son monde, il envoie une cinquantaine d'hommes en éclaireurs. Le vingt-cinq, ils sont rendus à Saint-Pierre et s'établissent chez le capitaine de milice Michel Blais qui demeurait du côté nord de la rivière, à la limite de Saint-François. Les Bostonnais, qui avaient de nombreux partisans dans les paroisses, ne tardèrent pas à être renseignés sur les mouvements de cette petite troupe. Arnold dépêche un détachement de quatre-vingts Bostonnais accompagnés d'une centaine de Canadiens de la région, sous le commandement de John Dubois. C'est ainsi qu'on lit dans l'histoire : « *que l'on vit les pères se battre contre leurs fils et des frères contre leurs frères* ».

Donc, les Américains partis de la Pointe de Lévis s'avançant par le chemin du roi installèrent des canons à l'endroit connu par quelques-uns comme la « côte au canon » (maison des Couillard) et ouvrirent le feu sur les miliciens. Trois furent tués, dix blessés dont monsieur de Messein qui fut transporté au presbytère de monsieur le curé Curot où le chirurgien Duberger entreprit de panser ses blessures, mais il n'eût pas le temps de finir que monsieur de Messein était fait prisonnier comme Michel Blais, père et fils et monsieur de Lanaudière, seigneur de la Durantaye. Ils furent conduits à la Pointe de Lévis et ensuite vers Montréal. Lors de la retraite des Américains, ils furent remis en liberté.

Référence

Extrait de : Bonneau, Louis-Philippe – À Saint-Pierre-du-Sud, 1785-1985, on se rappelle. Pages 31 et 32, publié à l'occasion du 200^e anniversaire de la paroisse de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud.

Pour en savoir plus sur le sujet : Bonneau, Louis-Philippe — On s'est battu à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, 1987, 135 pages.

Programme du rassemblement des familles Kirouac des 7 et 8 août 2004 Saint-François et Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud

Samedi 7 août 2004

11: 00 Accueil et inscriptions au Centre des loisirs de Saint-François au 567, chemin Saint-François, Ouest à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. Dîner libre; deux endroits sont à proximité : le restaurant **La Pause**, à la sortie de l'autoroute (sortie 364, autoroute 20 Est) et un casse-croûte **Chez Mike** en face du Centre des loisirs où se font les inscriptions.

13: 00 **Départ en autobus pour un circuit touristique guidé.**

Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud

Visite guidée de l'église de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Courte visite au cimetière. Moment de recueillement au lot familial Kirouac où repose Pierre Kirouac décédé le 15 novembre 2003. Cimetière construit en terrasses dans le rocher derrière l'église.

Montmagny (14h30)

15: 00 **Centre des migrations:** exposition ou film au choix. Le Centre des migrations présente une exposition interactive sur les oiseaux migrants, mettant en lumière le phénomène de la migration de la grande oie des neiges, dont près d'un million de spécimens font halte dans la région au printemps et à l'automne. Elle vous plonge dans cet univers fascinant et vous fait découvrir les techniques de vol, la reproduction, l'alimentation, ainsi que les refuges des oiseaux migrants. En complément, le Centre propose sur grand écran le film « Lumière des oiseaux qui vous transportera dans un fabuleux voyage dans le Grand Nord en compagnie des oies, du poète Pierre Morncy et du biologiste Austin Reed.

***Exposition interactive sur le mystère de la migration (durée une heure)**

***Film Lumière des oiseaux (durée 54 minutes)**

16: 30 **Maison Sir Étienne-Paschal-Taché.**
UN MAGNYMONTAIS CÉLÈBRE
Lieu historique national qui traite de la vie de

Sir Étienne-Paschal Taché, né à Montmagny en 1795. Sir Étienne-Paschal Taché eut une vie fort bien remplie. Milicien à 17 ans lors de la guerre de 1812-1814, il se battit pour protéger le Canada contre l'envahisseur états-unien. Une fois démobilisé, il étudia à Québec, puis à Philadelphie, avant de devenir médecin en 1819. Durant 22 ans, il exerça son art dans la région de Montmagny. En 1841, Taché se lançait en politique. D'abord député du comté de L'Islet, il occupa ensuite de nombreux postes administratifs avant d'être nommé Premier ministre du Canada-Uni à deux reprises. Sir Étienne-Paschal Taché fit construire la spacieuse demeure qui porte aujourd'hui son nom vers 1825-1826. Il y habita jusqu'à sa mort en 1865. Classée Monument Historique en 1962 et Lieu Historique National du Canada par la suite.

17: 30

Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. Présentation de la vie industrielle et agricole de Saint-François.

18: 30

Souper à la salle des loisirs de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

20: 00

Capsules d'histoire des Kirouac à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Animation musicale avec monsieur Bernard Lafargue, accordéoniste (accordéon musette).

Dimanche 8 août 2004

10: 30

Messe à l'église de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

11: 15

Explications sur les décors de l'église par monsieur Daniel Morin. Visite guidée du Site historique classé de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud par monsieur Jacques Boulet.

13: 00

Dîner à la salle du Centre des loisirs de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

15: 00

Assemblée générale.

16: 00

Mot de la fin.

La Vitea Mea

Autobiographie de Louis Kirouac

Je suis né le 26 avril 1898. Je suis donc un homme de l'autre siècle par ma naissance et par ma mentalité.

Il est vrai que j'aime la science moderne et ses applications, mais j'ai un attachement pour l'effet mélancolique de certaines littératures du XIX^e siècle.

La première chose que je me rappelle avec clarté est l'accident que je subis quand j'allai donner de la tête contre le coin de la porte du poêle en jouant au colin-maillard dans la cuisine de chez nous. Quand j'y pense! Il me semble encore que j'y ai été attiré par une force mystérieuse. Un caprice incompréhensible m'a poussé à aller me jeter sur cette pointe fatale. Et après ce fut la cessation du colin-maillard, les pleurs... le mal subi et enduré pour la vie. La blessure a suinté jusqu'après l'âge de 20 ans. Mais se pourrait-il que ce soit un autre coup qui m'ait causé ce suintement?

Et pourquoi fallut-il encore que je tombe la tête la première d'un voyage de foin? Le coup a été très dur. À présent, je crois que j'ai dû me faire à cette occasion une subluxation grave qui n'a été corrigée que 45 ans après.

Après ces coups qui n'ont pas été assez forts pour me tuer, mais assez toutefois pour me tenir malade, je commençai aussitôt à avoir des maux de tête, mes cheveux se mirent à tomber et je fus obligé de porter une perruque.

Avez-vous déjà vu un enfant qui est obligé de porter une perruque? Y en a-t-il un sur un million? C'est bien avec ce haïssable et douloureux bonnet qu'on va faire disparaître la cause de son mal! J'ai beaucoup prié pour avoir des cheveux, mais en vain! J'en suis resté avec un sentiment de frustration. Je crois maintenant qu'il aurait fallu un miracle pour me guérir avec les conditions du temps. Mais pourquoi cela a-t-il été permis et augmenté par la suite? Pourquoi ai-je tant souffert dans ma tête, mon corps, mon esprit et le reste?

Je me suis résigné puisqu'il le fallait, mais hélas! trois fois hélas! pourquoi le Seigneur m'a-t-il donné à moi cette calvitie et tout le reste? N'aurait-il pas pu partager cette expérience avec d'autres?

Pas surprenant que je devienne un enfant solitaire, craintif, délaissé et même persécuté.

Présentation par Hélène Kirouac (00154)

Qui est ce Louis (01159) Kirouac? C'est le fils de Noé (01109) Kirouac et d'Emma Fournier. Il était le frère de mon père Jean Kirouac (01135). Excepté quelques années passées dans la communauté des frères du Sacré-Cœur, il a vécu presque toute sa vie de célibataire à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud dans la maison ancestrale léguée par Pierre (00470) à son fils Édouard (01100).

Très intelligent, tout l'intéressait. Il passait la majeure partie de ses loisirs le nez dans les livres. Il étudiait la philosophie, le latin, la médecine, l'astronomie, etc. Il écrivait aussi de longues considérations sur divers sujets : les Témoins de Jéhovah, l'alimentation naturelle, etc.

Il est décédé en 1979. À la lecture du testament, son petit-neveu Jean Beudet, fils de Marguerite Kirouac-Beudet (01152) fut très surpris d'apprendre qu'il héritait des livres et des écrits de l'oncle Louis. En faisant l'inventaire de ce trésor, nous avons trouvé un petit cahier d'écolier dont les pages étaient couvertes d'une fine écriture. C'était sa biographie écrite le 28 avril 1965 et intitulée *La Vita Mea*.

Voici la première tranche de ce récit où il parle avec beaucoup d'émotion de son enfance, de la grande épreuve de sa vie, la perte de ses cheveux, de sa vie au pensionnat, au collège et au noviciat des frères du Sacré-Cœur.

En 1910, je suis enfermé au Bon-Conseil ⁽¹⁾ pour deux années scolaires et demie. J'en sors le premier en classe et en conduite à la salle. Les sœurs me reprendraient en 1912 malgré qu'elles ne le font jamais pour un garçon de mon âge. J'ai 14 ans.

Entre 1910 et 1920, combien j'ai de maux de tête! Les maux sont sans doute aggravés par la perruque, la malheureuse perruque!

En 1912, j'entre au collège. Ce qui me tue et me paralyse, c'est la maudite perruque! Rien qu'à l'évocation de ce mot, j'ai été touché jusqu'au cœur pendant toute ma vie. Si je la perds un instant devant les autres, j'ai honte de vivre. Les compagnons ne sont pas cruels, mais le Directeur l'est à une occasion quand il dit : « Si tu touches à cela, je vais mettre ta perruque à la place. » Cependant, il compense une autre fois par ces paroles à mon intention : « Si le sel se gâte, avec quoi va-t-on le saler? » C'est que j'avais l'habitude d'être le premier de la classe ou à peu près, cela m'est arrivé dans les trois classes où j'ai été au collège, mais cette

fois, j'avais manqué une leçon et j'avais été gardé après la classe.

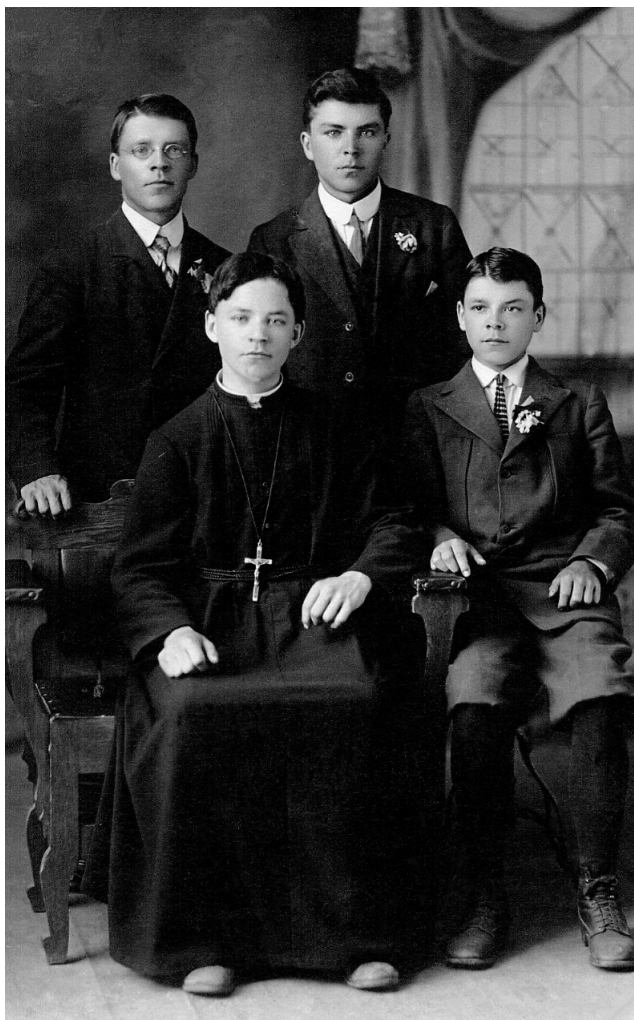
C'est pendant la deuxième année que se place l'avanie du piquet et des claques qui m'ont été administrées brutalement sur l'oreille droite et cela pour une faute que je n'avais pas commise. Ce n'était donc pas assez de l'abominable perruque! Il me fallait encore cela. Il faut toute la science d'un Dieu pour comprendre pourquoi ma famille et moi-même nous avons été si terriblement visés. Lorsque j'étais au piquet, les enfants et les maîtres passaient et semblaient étonnés de constater tant de perversité chez un enfant qui paraissait par ailleurs bon élève.

Et dire que les suites m'ont tant détérioré, fait souffrir et entravé le reste de mes jours.

J'étais privé de récréation, fatigué d'être debout, exposé aux regards de gens qui ne savaient pas et qui étaient indifférents à ma réputation. J'étais frappé sur l'oreille. Je me sentais sans protection, abandonné de tous. Personne à qui je puisse faire appel. J'étais comme Jésus-Christ sur la croix et cela jusqu'à ce qu'on fasse cesser ma peine sans que je sache pourquoi, comme je n'ai jamais su pourquoi on me l'a imposée.

J'écris ces choses alors que j'ai 66 ans et que j'entends l'oreille droite me tinter et me chauffer. Elle qui me tinte depuis plus de 40 ans. C'est elle qui m'a causé tant de tension et de douleur en janvier 1964. C'est pour elle que j'ai été consulter le spécialiste qui m'a dit qu'elle était incurable, qu'il n'avait pas de remède pour cela, que c'était de la sclérose. De la sclérose! Oui, une dégénérescence du cerveau localisé près de l'oreille droite. C'est bien elle qui a occasionné les troubles du sympathique, de la joue et de l'oreille droite. Elle n'a fait apparemment que stimuler et non causer ma perte de cheveux, car elle avait déjà commencé auparavant. Ah! Il n'y a qu'un Dieu pour nous demander d'oublier pareille abomination!

Cette violence a dû avoir lieu dans le cours de l'hiver 1913. Quand j'y pense, je vois combien il est impossible de prévoir l'avenir et combien notre cœur peut changer avec le temps. À ce moment, je m'associais au sentiment général des élèves qui manifestaient une forte antipathie pour la plupart des Frères pour leur discipline froide, maladroite et brutale surtout celle du directeur. Dans mon cas, le surveillant s'était surpassé dans ce sens. Et à l'heure qu'il est – 1964-1965 – je me sens encore étonné de voir le changement qui s'est opéré alors si rapidement en moi. Était-ce dû à la poussée d'En-Haut venant encore cette fois influencer un enfant faible, timide et influençable au gré des circonstances? Il y a des choses que nous saurons peut-être quand nous aurons passé la Grande Barrière.



Photographie par J.O. Dubuc, Victoriaville; collection Hélène Kirouac

Enfants de Noé Kirouac et d'Emma Fournier : à l'avant : de gauche à droite : Louis (Frère Isidore) et Léon; 2e rangée dans le même ordre : Joseph Jean et Henri; Photographie prise en 1915 à l'occasion de l'entrée en religion de Louis.

Tout ce que je me rappelle à présent c'est qu'il s'est opéré une grande détente quand j'ai été libéré de la violence qui s'était abattue sur moi comme la foudre sur sa victime et par une réaction naturelle à celui qui a souffert intensément quand il est libéré j'étais devenu disposé à répondre aux bons traitements que j'ai reçus pendant les quatre mois qui ont précédé mon consentement d'entrer en communauté.

En effet, en janvier 1914, j'entrais au Juvénat. Ma première impression fut celle d'avoir pénétré dans une ambiance d'ascétisme de la salle de prières. L'attitude d'ouverture, les prières interminables, les méditations, les examens : tout cela m'inspirait un respect révérencieux, sinon une crainte analogue de la Divinité; de la perte de la Vocation à laquelle venait s'ajouter le souci de la perruque.

Il y eut aussi le *signum* pour les fautes de langage.

Ah! ce *signum*! Il m'a donné le premier l'impulsion qui m'a tenu pour toujours dans l'amour et la pratique du bon langage.

Il y eut aussi la montée que je fis jusqu'à devenir le premier pour l'anglais, l'évangile du Bon Pasteur, les promenades, la soutane, les récréations, les emplois, la visite du Supérieur général, frère Georges, frère Ludger, « le vieux rat », etc. Chacune de ces mentions mériterait un article.

Au cours de l'été 1914, les santés se mirent à décliner. Plusieurs étaient pris d'alanguissement, de fatigue, cherchaient tout le temps à s'asseoir, à se reposer. Vint un temps où l'un après l'autre tomba malade et finalement ce fut une épidémie de fièvre typhoïde qui se déclara. Pour moi, affaibli que j'étais, j'avais l'habitude de passer deux mois et demi de vacances au moins chaque année la tête libre : mais cet été-là je fus obligé de le passer avec cette affreuse botte de cheveux sur la tête. J'ai trouvé ça terriblement dur et chaud et j'ai été grandement affaibli par la chose. Aussi ce ne fut pas surprenant que je fusse frappé par le fléau.

À peine quelques jours après mon arrivée au Noviciat, il y eut des malades. Je fus l'un d'eux le 4 septembre. Je me sentais malade et je le fis savoir timidement. À mon apparence, on me dit que je n'avais pas l'air malade. On prit toujours ma température. J'avais 104°F. On m'envoya coucher au dortoir. Eh bien! Après 50 ans, je me rappelle cela comme si c'était d'hier. J'étais couché au dortoir et il y avait d'autres lits d'occupés. On me changea de chambre trois fois. Pendant ma maladie, un jour, j'entendis un chant qui me parut de funérailles. Je compris que l'on se dirigeait vers le cimetière. C'était bien cela. Il y en avait un que j'avais entendu crier de douleurs quelque temps auparavant. C'était lui qui était mort à ce que j'ai su par après. Je ne sais pas combien furent malades, on nous cachait tout. Peut-être une trentaine. Je passai environ trois semaines au lit. Je retournai parmi les autres bien affaibli pour l'étude et l'exercice. Je n'avais pas pensé à la mort, c'est à peu près ce qui m'est toujours arrivé pendant mes maladies. J'ai seulement un sentiment d'attente. Je m'ennuie. Je m'ennuyai. Un adolescent loin de tout parent avec seulement la visite du frère maître et celle du frère infirmier. Oui, le frère Sérapion, un vieux dévoué, mais bourru.

Je retournai donc au Noviciat. On me mit dans la deuxième classe sur trois. À la fin de l'année, je me classai exactement au milieu des rangs. En comparant ce rang avec ceux que j'avais au Bon-Conseil ou au collège, il y avait une grande différence. J'étais devenu un élève tout ce qu'il y avait de plus moyen. La mala-

die m'avait massacré pour longtemps.

La chose qui m'est peut-être le plus restée avec un souvenir amer pendant mon séjour au Noviciat fut d'aller manger notre soupe à genoux ou d'aller passer telle récréation à la chapelle. Cet ordre arrivait à peu près chaque jour et tombait sur celui-ci, celui-là. Sept, huit, dix peut-être y passaient au hasard.

L'impression que je garde aujourd'hui de cette année de probation, c'est qu'à elle seule, elle aurait été suffisante pour me dénaturer. C'est bien cela qui m'est arrivé si je puis en juger d'après la définition du dictionnaire. On vivait en serre chaude sous un frère maître qui avait à cœur de faire compter cette année de probation. Une discipline de tous les instants nous suivait. On nous prêchait une morale stricte où il y avait silence absolu sur le nom même de la jeune fille. Il y avait le port de l'habit religieux qui me gênait, le dépouillement de tous nos objets personnels, l'impossibilité de prendre un bain, soit à la maison, soit à la rivière. Un jour de chaleur, le frère maître nous avait dit : « Si je vous le permettais, vous iriez tous prendre un bain aujourd'hui. » Cette seule parole indique bien l'esprit de renoncement qu'on voulait nous inculquer; mais à la manière dont je vois et je juge les choses aujourd'hui, je crois que c'était normal ce que nous avions pour un Noviciat du temps et j'accepterais volontiers d'y retourner si ce n'était pas de mon abominable touffe de cheveux artificiels. Combien cela ne m'a-t-il fait souffrir, ruiné la santé, le caractère, rendu timide, coupé toute initiative et m'a donné l'impression d'être un être à part.

J'hésite à continuer sur ce ton, mais je suis convaincu que l'objectif de la communauté était de faire de nous de bons religieux et qu'elle nous traitait charitablement selon sa Règle.

Cependant, je garde aussi l'impression qu'on était mû plus par la crainte de l'enfer que par l'amour de Dieu. Est-ce cela qu'on nous enseignait alors? Je m'en rappelle tellement peu.

En tout cas, on pourrait penser à une formation angélique, à une ségrégation de tout ce qui est féminin et par la pensée et le regard.

Finalement, je crois que la grande majorité de ceux qui entrent au Juvénat finissent par quitter la communauté.

Pour moi si j'avais eu une santé convenable, si j'avais eu des cheveux comme les autres et si j'avais été moins gêné, je crois que j'aurais fini par demeurer en communauté.



Collection Hélène Kirouac

Été 1911, dans l'ordre habituel à l'avant : Noé Kirouac, Emma Fournier et Léon; à l'arrière : Louis et Henri

Il y avait d'abord ma santé qui était déplorable. Je souffrais de partout, de bourdonnements d'oreille, de maux d'intestins, d'incapacité physique pour mon âge. J'avais cette gale qui coulait tout le temps un peu. Le temps passait et je n'avais pas le moindre soupçon que mes maux auraient pu guérir s'ils avaient été traités alors.

Mais les maîtres n'en avaient pas non plus de traitement pour des maladies de dégénérescence. Ils n'en avaient pas les moyens, ni l'idée, dû à l'imperfection de la médecine d'alors. Il y avait des jeunes gens à former. S'ils étaient malades, c'était la volonté de Dieu. La Règle primait.

Je n'étais certainement pas à la hauteur physiquement. On se couchait à neuf heures pour entendre sonner la cloche du lever à 4 h 30. Entendre la cloche, c'est une manière de parler, car, avec quelle misère collante, je réussissais à m'asseoir au bord de mon lit! Oui, mes membres, tout mon corps était comme collé au lit. Mes membres étaient comme freinés, mes yeux se fermaient malgré moi. Il me semblait chaque matin que je prenais extrêmement péniblement conscience d'un monde irréel à demi illuminé où il fallait me mouvoir quand j'aurais aimé

tellement dormir, être dans le néant. Les autres allaient plus vite que moi. C'était bien peu, un quart d'heure pour m'habiller, me laver une minute ou deux, enfin sortir du dortoir le dernier plus souvent qu'à mon tour et avec des prouesses de volonté, je réussissais à me traîner à la chapelle.

Pour parler d'une manière analogue à celle de monseigneur Arago, comment un adolescent placé dans un tel environnement aurait-il pu profiter pleinement de la formation religieuse, aimer Dieu et être débrouillard?

Cette affaire de sommeil m'a toujours causé de la frustration, du besoin de dormir non satisfait. Ayant une partie du cerveau lésé, mon système nerveux s'en est ressenti. Ma fatigue a toujours été longue à récupérer par le sommeil et pour comble de malheur, je n'ai pu presque jamais m'assoupir pendant le jour et j'ai été tourmenté par l'insomnie la nuit. Combien cela m'a-t-il causé de maux!

À suivre dans le prochain numéro

(1) Le Bon-Conseil était un pensionnat pour jeunes garçons à Montmagny

IL Y A SOIXANTE ANS EN EUROPE

NOTE DE L'AUTEUR

Sympathique et jovial, Lorenzo Kirouac n'est pas le genre à jouer les héros. D'ailleurs, ça peut sembler paradoxal, mais il ne m'a jamais dit un mot sur son expérience militaire. En fait, c'est par hasard, lors du rassemblement de 2002 à Issoudun que j'en ai été informé par mon épouse Yolande, qui l'avait appris de Doris, l'amie de Lorenzo. Et c'était assez mince comme détails. Une chose est bien évidente... ce n'est pas le sujet de conversation préféré de Lorenzo, alors inutile d'insister. Je lui ai tout simplement mentionné qu'il serait regrettable que cette page d'histoire tombe dans l'oubli, et que j'étais disponible pour aller le rencontrer à Lewiston, Maine, s'il souhaitait m'en parler.

Un an plus tard, lors du rassemblement à Longueuil, Lorenzo remet à Yolande une enveloppe qui m'était adressée : Sa photo en uniforme datant de 1945, un itinéraire complet de ses déplacements, de sa mobilisation, le 30 juin 1944, jusqu'à son retour après la victoire sur le III^e Reich de même qu'une copie d'un diplôme de reconnaissance qui lui a été décerné par la France, le 18 mai 2001. Mais, encore cette fois, Lorenzo, toujours aussi jovial, n'a pas échangé un mot sur le sujet. Je lui ai simplement rappelé que j'étais toujours disponible. Il sourit, hoche la tête, mais rien de plus.

En novembre 2003, Lorenzo me poste d'autres documents : un résumé de son cheminement en Europe de 1944 à 1945, les cartes géographiques indiquant où il a combattu, l'esquisse du monument à être érigé à Washington D.C. et les photos de quelques-uns des autres Kirouac de sa famille ayant servi sous la bannière étoilée, dont son père, ses deux frères et son propre fils. De toute évidence, notre ami Lorenzo J. me passe un message : « Il n'est pas le seul à avoir servi sa patrie et les autres méritent aussi d'être mentionnés. »

En raison de différentes contraintes de part et d'autre, il a été impossible de donner suite au projet de rencontre à Lewiston, ce qui m'a privé d'en apprendre encore plus sur sa famille. Toutefois, il n'est pas question de passer sous silence ce soixantième anniversaire du 5 août 1944, mais il n'est pas question non plus que les autres personnes soient ignorées, d'où l'intention de publier en 2005, 60^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, une série d'articles sur les K/rouac qui ont fait honneur à la famille en servant sous les drapeaux... sans égard à l'époque ou le pays. Un appel à tous est donc lancé par l'équipe de rédaction du *Trésor des Kirouac* qui a grandement besoin de votre aide pour les découvrir.

Michel Bornais

LE CAPORAL LORENZO J. KIROUAC

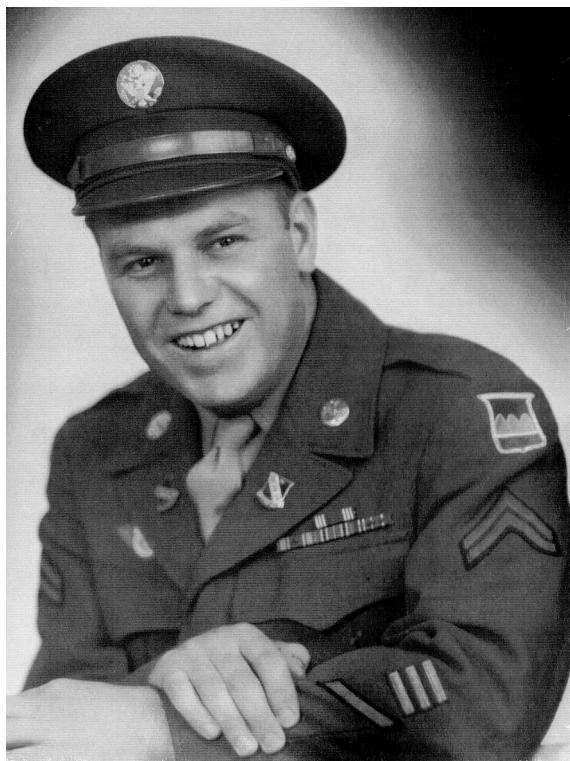
Lorenzo Kirouac a été conscrit dans l'armée des États-Unis le 3 août 1942 et affecté à Talahoma, Tennessee, pour son entraînement de base (boot-camp). Après 6 autres mois au Kentucky, il a été muté à Phoenix, Arizona, pour une initiation aux techniques de combat dans le désert. Après ce séjour en Arizona, retour vers la côte est, à Fort Dix, New Jersey et où il est mis en attente d'un transport de troupe qui le conduira de Fort Kilmer jusqu'en Angleterre. Et ce navire fut... le Queen Mary.

À leur arrivée en Angleterre, plus précisément à Firth of Clyde en Écosse, les troupes reçurent leur nouveau « *barda* » de combat et furent conduites à Garswood Park et Senny Bridge, au pays de Gales. Ensuite, ce fut la zone de rassemblement de Dorchester, en prévision d'un embarquement sur un transport militaire au quai de Portland, pour la traversée de la Manche le 5 août 1944 jusqu'à Utah Beach, plage de Normandie prise par les Américains lors du Débarquement de juin 1944.

Pour ceux qui seraient moins familiers avec le détail des opérations de la seconde Grande Guerre, le grand Débarquement allié en Normandie avait eu lieu plus tôt en juin 1944. En août, les plages étaient devenues une série de ports d'entrée pour les troupes appelées à la campagne de libération de l'Europe. Les féroces combats du Débarquement étaient terminés, mais cela ne voulait pas dire que la route à venir serait une partie de plaisir. Loin de là.

Lorenzo Kirouac était de la 80^e Division, aussi connue de plusieurs sous le surnom de « *The Suicide Outfit* ». Leur boulot consistait à créer des brèches dans les lignes ennemies, neutraliser les blockhaus, vider les nids de mitrailleuses, sécuriser un chemin à travers les champs de mines et s'assurer que ceux qui les suivaient pouvaient se faufiler en sécurité le plus rapidement possible. Lorenzo a traversé la France et la Belgique sans une égratignure et ce jusqu'en Allemagne et la victoire le 9 mai 1945. Des 250 de son unité du 5 août 1944, il n'y eut que deux survivants : Lorenzo et un compagnon blessé à qui il a sauvé la vie en le transportant sur ses épaules à travers les lignes, c'était son futur beau-frère.

La 80^e Division a mené quatre batailles majeures et il a obtenu une « Battle Cross » pour chacune d'elles. En



Collection Lorenzo J. Kirouac

Le caporal Lorenzo J. Kirouac, soldat de l'armée américaine durant la Deuxième Guerre Mondiale en Europe



Collection Lorenzo J. Kirouac

Joseph Kirouac, père de Lorenzo, a servi dans l'armée américaine au cours de la Première Guerre Mondiale.



Collection Lorenzo J. Kirouac

Laurien Kirouac, frère de Lorenzo, a participé à la libération de l'Italie durant la Deuxième Guerre Mondiale



Collection Lorenzo J. Kirouac

Normand-Éloi, frère cadet de Lorenzo, membre des forces armées américaines entre 1952 et 1954 a servi treize mois en Corée.

regardant la carte montrant la progression de la 80^e Division, vous trouvez un nom très important : Bastogne, ville de Belgique à la frontière du Luxembourg. C'est là où ils avaient été appelés en renfort pour repousser une contre-attaque massive de l'armée allemande. La bataille de Bastogne est reconnue comme l'une des plus féroces de toute la campagne de libération de l'Europe.

En mai 2001, Lorenzo s'est vu attribuer par la France, un Diplôme de reconnaissance en qualité de combattant allié ayant participé à la Libération. La cérémonie de remise eut lieu aux États-Unis et l'officier français qui lui remettait le diplôme a dit à Lorenzo : « *Merci Monsieur! J'étais un de ces enfants qui ont regardé votre groupe libérer notre village.* »

Lorenzo a, ou aura sous peu, son nom gravé dans la pierre d'un nouveau monument érigé à Washington, D.C. à la mémoire des combattants de la Campagne d'Europe. Au dévoilement, un autre nom sera visible sous celui de Lorenzo : Donald J. Kirouac, son fils cadet qui a servi dans l'U.S. Air Force durant sept ans dans divers endroits tels que : l'Espagne, l'Islande, la Turquie, l'Allemagne, la Hollande, l'Arabie Saoudite, l'Égypte, l'Italie et la Grande-Bretagne. Robert, l'aîné de ses deux fils, est à l'emploi, depuis les 24 dernières années, du Centre médical régional St-Mary de Lewiston.

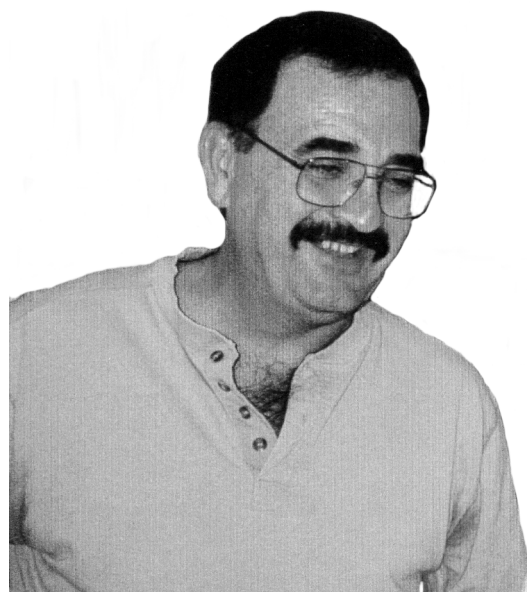
La vie militaire n'a rien d'inusité pour cette famille. Le père, Joseph, né à Québec et marié à Lewiston à Valéda Pomerleau de Lac Mégantic, a servi une année dans l'armée américaine durant la Première Grande Guerre. Le frère de Lorenzo, Laurien, marié à Jeannette Albert, était aussi dans l'U.S. Army pendant deux ans, dont une en Italie durant la Seconde Grande Guerre. Il servait dans les rangs de la Batterie B du 913^e bataillon d'artillerie de campagne. Normand-Éloi, le cadet des trois frères, était aussi dans les forces armées Américaines de mai 1952 à mai 1954, dont treize mois en Corée. Il y a aussi Ronald Kirouac qui a été aux services de l'U.S. Navy pendant six ans. Personne ne peut prétendre que cette famille a ignoré l'appel de la patrie et ils ont tous certainement encore beaucoup de choses à raconter.

Par Michel Bornais, le 11 mai 2004.



Collection Lorenzo J. Kirouac

Donald Kirouac, fils de Lorenzo J. Kirouac et de Valéda Pomerleau a été membre de l'US Air Force durant sept années. Parmi les endroits où il a été appelé à servir, notons l'Angleterre, l'Espagne, la Turquie, l'Allemagne, l'Égypte, l'Italie, l'Arabie Saoudite et l'Islande.



Collection Lorenzo J. Kirouac

Robert Kirouac, fils de Lorenzo J. Kirouac et de Valéda Pomerleau, travaille au St-Mary's Regional Medical Center de Lewiston depuis plus de 24 ans.

NAVIGUER LE FLEUVE SAINT-LAURENT EN...1942

ANDRÉ KIROUAC
MUSÉE NAVAL DE QUÉBEC

Dès les premiers jours de la Seconde Guerre mondiale les autorités de la ville de Québec sont en alerte car une rumeur annonce la présence d'un sous-marin allemand au large de l'Île d'Orléans. L'unique recours du Canada est alors de former à la hâte une mission navale composée de membres du Royal 22^e Régiment armés de simples carabines ⁽¹⁾. La menace est naturellement inexistante et aucun sous-marin n'a remonté si rapidement le fleuve !

Une histoire aussi rocambolesque démontre tout de même que les autorités seront rapidement conscientiser à l'obligation de protéger les eaux intérieures et que la navigation sur le Saint-Laurent devra être surveillée et contrôlée. Naviguer le Saint-Laurent au cours de la Seconde Guerre mondiale relèvera autant de la stratégie et du parcours à obstacles que de la simple chance.

Descendre le fleuve en temps de guerre

En juillet 1942, deux mois après les premiers torpillages de navires dans le Saint-Laurent plusieurs navires marchands quittent toujours le port de Québec à destination du golfe où ils se joindront aux grands convois transatlantiques. Les équipages sont souvent composés d'une vingtaine d'hommes de diverses nationalités et les navires qui battent autant pavillons britannique, américain que grec transportent tout ce qui est nécessaire à l'effort allié, que ce soit du pétrole, du matériel de guerre, des troupes ou de la nourriture.

Avant même le départ, les capitaines des navires marchands se rendent au Bureau du contrôle naval du port de Québec localisé dans un bâtiment tout près de l'édifice des douanes ⁽²⁾. Les officiers de la Marine Royale canadienne leur remettent leurs « ordres » dans une enveloppe scellée qui ne doit être ouverte qu'au moment où d'autres officiers monteront à bord lors du trajet sur le Saint-Laurent.

Le pilotage est aussi obligatoire pour les navires marchands. Un pilote monte donc à bord et, en quittant Québec, les navires contournent l'Île d'Orléans sous les yeux des badauds mais aussi sous le regard attentif des militaires stationnés au Fort de la Martinière sur les hauteurs de Lauzon. Ces soldats ont entre autres



Avion de patrouille *Canso Consolidated* au-dessus du Saint-Laurent probablement à l'été 1942. Cet avion décollait de la base de Gaspé et avait entre autres pour mission de repérer les sous-marins allemands. (Collection Musée naval de Québec Fonds Roy Woodruff)

pour mission de surveiller les navires entrant à Québec. Si un capitaine refuse de s'arrêter à la hauteur de Saint-Jean de l'île d'Orléans pour l'inspection obligatoire, le canon du fort pourrait bien tonner et lancer une salve devant le navire fautif.

L'équipage doit ensuite s'assurer que les filins métalliques entourant le navire sont en bon état et que, grâce à eux, aucun champ magnétique ne s'échappe de la coque. Cette vérification est primordiale car les mines magnétiques allemandes détecteraient le navire et le feraient sombrer. Pour garantir la sécurité des navires, un petit bâtiment anonyme et secret baptisé *Degaussing Gear Range Station (DGRS)*, opéré par des membres de la Marine, est situé à la hauteur de Saint-Laurent sur l'île d'Orléans. À l'aide d'appareils de

téledétection sophistiqués, dont un asdic (*Allied Submarine Detection Investigation Committee*), relié à un fil sous-marin tendu dans le fleuve, les marins du *DGRS* peuvent détecter les fluctuations magnétiques s'échappant de la coque des navires. Si un problème électrique est constaté, le navire est stoppé et doit retourner à Québec pour y être réparé. Cette station secrète pourrait aussi détecter, en cas d'alerte, les bâtiments ennemis qui auraient pu déjouer toutes les mesures de surveillance fluviale. En cas d'attaque, c'est là le dernier recours de la ville de Québec ⁽³⁾.

Les navires passent ensuite la pointe est de l'Île d'Orléans où deux vedettes de la marine canadienne, *HMCS Chaleur I* et *HMCS Madawaska*, sont stationnées. Ces vedettes abordent les navires qui entrent à Québec pour permettre à des marins de monter à bord et y effectuer une inspection complète. Ils recherchent, entre autres, la présence de mines qui auraient pu être placées sur la coque à l'insu de l'équipage. Le gouvernement canadien veut s'assurer qu'aucun navire ne soit une bombe flottante qui saboterait les installations portuaires québécoises ⁽⁴⁾.

La descente du fleuve est souvent calme jusqu'à Rimouski. Au quai du Bureau du contrôle naval de cette ville, des dragueurs de mines, des yachts armés ou des vedettes de type *fairmiles* sont souvent en attente de prendre le large. C'est aussi là que sont stationnés des marins et des officiers de la Marine et que l'on y contrôle la circulation des navires sur le Saint-Laurent. En plus de Québec et de Rimouski, une telle station existe aussi à Port-Alfred sur le Saguenay.

À l'approche de la station de pilotage de Pointe-au-Père, le navire ralentit son allure et fait débarquer le pilote. En voyant le phare, les marins doivent probablement penser qu'à compter de ce moment le voyage devient plus périlleux. Depuis mai 1942 plusieurs navires ont été torpillés et un grand nombre de rescapés durent être secourus. Le 12 mai par exemple, une partie de l'équipage du navire hollandais *SS Leto* a été ramenée par bateau jusqu'à Pointe-au-Père. L'un des officiers, Willem Köning, est d'ailleurs inhumé dans la partie non bénite du cimetière local.

En quittant Pointe-au-Père un premier obstacle doit être contourné. Une zone d'exclusion à la navigation est désignée devant les villages de Sainte-Flavie et de Mont-Joli. Sur la berge les silhouettes de deux petites tours noires sont facilement visibles. De ces tours, des militaires doivent observer, non pas les sous-marins allemands, mais bien les exercices des aviateurs qui s'entraînent à la base aérienne de la 9^e école de tir et de bombardement de Mont-Joli. Les exercices aériens



Convoi sur le Saint-Laurent à l'été de 1942. La photographie fut prise à bord du *Fairmile Q-074* par le marin Roy Woodruff. (Collection Musée naval de Québec, Fonds Roy Woodruff)

ayant lieu au-dessus du fleuve, il est hasardeux de s'aventurer dans leur secteur de pratique !

Des marins de la Marine Royale canadienne, embarqués généralement dans la portion du trajet entre Rimouski et les îles du Bic, demandent aux capitaines des navires marchands d'ouvrir leurs enveloppes scellées qui contiennent les ordres de navigation, les codes de communication et le numéro du convoi. Au large des îles du Bic tous les navires marchands ont l'obligation de se placer en formation de convoi. Les cargaisons les plus susceptibles de devenir les principales cibles, comme le pétrole, sont au cœur du convoi pour mieux les protéger. La navigation en convoi escorté de navires de guerre est obligatoire et la seule raison de quitter les rangs est d'être attaqué par un *U-Boot*. Ces convois naviguent vers l'est en décrivant, comme le montrent les navires d'escorte, de longs zigzags sur l'eau. Ces zigzags ont comme inconvénient d'allonger le trajet et de faire dépenser plus de mazout mais peuvent peut-être déjouer les torpilles allemandes.

Quelquefois, les convois croisent des bateaux de pêche qui ne semblent pas craindre d'être les cibles des sous-marins. Certains de ces pêcheurs se vantent même, sans que cela puisse être confirmé, d'avoir aperçu un *U-Boot* ! Un jeune pêcheur de Cap-Chat raconte ainsi : « Un dimanche du début de juillet de 1942, alors qu'on rentrait de Québec avec notre goélette, je vous jure qu'on a vu un sous-marin allemand qui rechargeait ses batteries un peu au large de la pointe de Cap-Chat ⁽⁵⁾. »

La nuit tombée la navigation est plus ardue. Depuis l'Isle-Verte, l'ordre est donné d'obscurcir les lumières

res des maisons, des réverbères des rues des villes et des phares des automobiles. De cette façon, si les règles sont observées, le halot de lumière coutumier émanant des villages est inexistant et les silhouettes des navires ne se découpent pas à l'horizon. Les *U-Boote* ont ainsi plus de difficulté à repérer des cibles. Quelques personnes doutent toutefois du respect des règles par certains villageois comme le dit un membre du régiment les Fusiliers du Saint-Laurent : « *Vu du fleuve, l'obscurité c'est vraiment beau à voir* ⁽⁶⁾. »

Les navires doivent aussi composer avec les bancs de brouillard. Le 20 juillet 1942 un convoi naviguant dans l'un de ces brouillards matinaux, et passant devant le village de Grande-Vallée, est la cible d'une attaque. L'explosion d'une torpille ouvre le flanc tribord du SS *Frederika Lensen*. Les capitaines des autres navires doivent gagner le large et se disperser alors que les navires de guerre partent à la chasse en lançant des grenades sous-marines. De sourdes explosions secouent les eaux mais sans succès. Une corvette recueille les survivants du *Frederika Lensen* et rejoint les na-

vires au large.

De telles attaques démontrent l'importance de respecter les ordres de navigation et de se préparer adéquatement à faire face aux pires situations. Ainsi, à bord des navires marchands, les marins de la Marine Royale canadienne révisent régulièrement, avec les membres d'équipage, les techniques de tirs et de contre-attaques. Plusieurs des navires marchands transatlantiques sont d'ailleurs équipés de deux canons montés sur des plate-formes à la proue et à la poupe. Les attaques des *U-Boote* enclenchent aussi des opérations de recherche du sous-marin. Régulièrement, des avions *Canso Consolidated* survolent le fleuve et les patrouilles aériennes permettent aux marins de se sentir un peu plus en sécurité. Des avions décollent de Mont-Joli, mais surtout de la base navale de Gaspé. Les *Canso* ont l'habitude de s'envoler rapidement et de protéger les convois. Les sous-marins allemands craignent ces avions qui, lorsqu'ils aperçoivent un *U-Boot* en surface, ne manquent pas de lancer des grenades qui compromettent de nouvelles attaques.



La vedette HMCS *Madawaska* de la Marine Royale canadienne qui a comme mission d'aborder les navires entrant à Québec. (Collection Musée naval de Québec, Fonds Henri-Paul Bertrand)

À l'approche de la baie de Gaspé et de la base navale HMCS *Fort Ramsay*, les convois ralentissent mais ne s'arrêtent généralement pas. Les navires d'escorte s'y relaient pour poursuivre la route sur le golfe et accostent rapidement pour faire débarquer les équipages des navires marchands torpillés en cours de trajet. Au quai de la base navale, une flottille de *Fairmiles*, quelques dragueurs de mines et des corvettes sont en alerte constante. Des batteries de canons installées le long de la baie démontrent aussi l'importance des lieux. Des navires de barrage assurent l'ouverture et la fermeture du filet sous-marin qui doit empêcher les *U-Boote* d'attaquer les installations militaires.

Les trajets continuent alors vers Sydney au Cap-Breton et par la suite vers Halifax et New York où les navires rejoignent les grands convois qui traverseront l'Atlantique.

L'économie, la politique, la guerre et la navigation

Lors de la Seconde Guerre mondiale, sur les eaux du fleuve et du golfe du Saint-Laurent, la navigation est périlleuse et réglementée. Les moyens de défense mis en place par le Canada pour protéger ses eaux doivent être à la mesure de l'immensité du territoire et la navigation en convois escortés est au cœur de la stratégie alliée pour garantir le ravitaillement de la Grande-Bretagne. Ces convois traversent l'Atlantique bien sûr mais sont aussi essentiels le long des côtes nord-américaines et sur le fleuve même. Pourtant, et malgré les mesures mises en place, le Canada décidera, le 9 septembre 1942, d'interrompre toute navigation de navires transatlantiques sur le fleuve. Pourquoi? Est-ce la crainte des *U-Boote* qui force les autorités à agir de la sorte? Se considère-t-on vaincu?

La circulation des navires transatlantiques sur le Saint-Laurent en 1942 est largement tributaire des décisions tactiques et stratégiques des gouvernements anglais et américains. À l'été 1942, la navigation sur le Saint-Laurent est déjà réduite. Cette réduction est une conséquence du déplacement des départs des convois du port d'Halifax vers celui de New York et d'une meilleure capacité d'attaque des avions canadiens le long de la côte Atlantique. Aussi, « (...) la décision de réduire la navigation sur le Saint-Laurent n'avait pas grand-chose à voir avec les succès allemands dans ce secteur et était largement motivée par les conseils de la Grande-Bretagne et des États-Unis sur la façon dont le Canada pouvait le plus utilement aider les Alliés à résoudre leur problème de pénurie de navires d'escorte sur des théâtres d'opération plus importants que le Saint-Laurent pour leur permettre de gagner la guerre ⁽⁸⁾. »



Le navire marchand anglais SS *Frederika Lensen* échoué et cassé en deux dans la baie de Grande-Vallée en Gaspésie. La photographie fut prise au cours de l'été 1943. (Collection Hélène Boulay-Côté)

Au cours de la saison de navigation de 1943 aucun navire marchand ne sera coulé en eaux canadiennes et la circulation fut réduite au cabotage côtier et à la pêche.

Extrait de : *Cap-aux-Diamants, la revue d'histoire du Québec*, numéro 74, été 2003

Merci à André Kirouac (02252) pour son aimable collaboration de même qu'à la direction de *Cap-aux-Diamants* pour nous avoir autorisé à reproduire ce texte.

⁽¹⁾Extrait de la conférence prononcée par le Dr Serge Bernier lors du colloque d'histoire navale portant sur la bataille du Saint-Laurent en mai 2002 à Rimouski.

⁽²⁾L'emplacement est aujourd'hui occupé par l'Agora du Vieux-Port de Québec et l'École navale des Forces canadiennes.

⁽³⁾Le site demeurera longtemps secret et ce ne sont que les recherches de l'actuel propriétaire qui jetteront la lumière sur le DGRS. Visitez le site www.mnq-nmq.org pour en savoir plus.

⁽⁴⁾Extrait d'entrevue avec l'ancien combattant Henri-Paul Bertrand marin à bord du HMCS *Madawaska* à l'Île d'Orléans.

⁽⁵⁾Entrevue avec monsieur Denis Gagné, ancien pêcheur de Cap-Chat.

⁽⁶⁾Entrevue avec le major à la retraite Gaétan Lavoie du Régiment Les Fusiliers du Saint-Laurent.

⁽⁷⁾Pour le récit complet de cette aventure, visitez de juin à septembre l'exposition itinérante *IMPACTS 1942-1944, la bataille du Saint-Laurent* au Musée de la Gaspésie.

⁽⁸⁾Le point culminant de la bataille du Saint-Laurent, août-octobre 1942 : Une défaite presque totale pour le Canada? Conférence prononcée par le Dr Roger Sarty lors du colloque d'histoire navale portant sur la bataille du Saint-Laurent en mai 2002 à Rimouski.

NDLR : U-Boote est le pluriel de U-Boot et l'expression servait à identifier les sous-marins allemands durant la Deuxième Guerre Mondiale.

LA CHANSON DES LIARDS

Frère Marie-Victorin

I

Lorsque l'hiver a banni les oiseaux, éteint la chaude lumière des fleurs et la voix claire des ruisselets, à côté des dômes dépeuplés des ormes, vous nous restez, liards, réfugiés dans un silence émouvant, vos grands bras verruqueux épandus dans l'air ennemi, jetant à la rafale les fragiles phalanges de vos doigts! beaux grands vieillards toujours tremblants!...

II

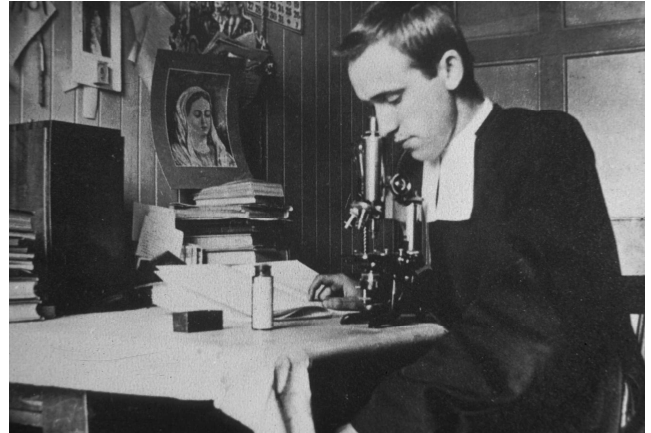
Lorsque le printemps, par souffles larges, nous arrive ensoleillé des grandes terres du sud, les tout premiers liards, vous répondez à l'appel passionné de la vie créatrice! Au bout des rameaux gris, vos bourgeons emmiellés, gorgés du sang clair de la terre bouillonnante, éclatent et suspendent dans l'air tiède, les uns, de lourdes chenilles de laine pourpre, les autres, de longs chatons verts qui, avant tous les autres arbres et malgré votre âge, vous font chanter l'amour éternel! beaux grands vieillards toujours tremblants! . . .

III

Lorsque mai devient plus chaud et que le cri des merles en donne le signal, vous livrez à tous les vents, liards, la poussière d'or de vos anthères. Et pour que, sans obstacles, vous portiez la vie et la fécondité à vos compagnes qui, dans la plaine, là-bas, tendent au ciel nouveau, dans l'extase mystique du «joly mois de may», leurs bras chargés de rosaires priants, l'air tout entier vous appartient, grands semeurs de pollen! beaux grands vieillards toujours tremblants! . . .

IV

Lorsque, gonflés d'ouate pérégrine, les grains de vos rosaires ont éclaté sous la pression du doigt mignon de l'été, à ce moment, liards, dans l'air traversé déjà de parfums éthérés, de pollens en goguette, de cris d'oiseaux ivres, vous libérez vos millions de minuscules aéronefs aux ailes de soie, avec la mission d'aller planter la vie énorme qui



Le Frère Marie-Victorin à 21 ans dans son laboratoire au vieux Collège de Longueuil en 1906

Collection du Jardin botanique de Montréal

est en vous, partout: dans la plaine, au long des routes, sur la berge des rivières, sur les îlots perdus!... Et, ce grand oeuvre accompli, secouant sur les pelouses l'enveloppe convulsée de vos fruits vides, repliant sur vous-même toutes vos forces de vie, vous poussez hâtivement la sève pour en élargir l'orbe dentelé de vos limbes encore jeunes, et couronner votre tête royale d'un glorieux feuillage! beaux grands vieillards toujours tremblants!...

V

Et tout l'été, pour le bonheur des oiseaux et la joie mobile de nos yeux, vous réglez sur la campagne, étrangement vivants, palpant toujours dans l'air des choses invisibles pour nous. Même quand le vent, le soir, se calme tout à fait et que l'eau des lacs, à vos pieds, s'aplanit toute, telles des âmes humaines, vos feuilles au bord du soir, ne cessent pas de frémir! Et l'on dirait, liards! beaux grands vieillards toujours tremblants! que vous trahissez le grand frisson de la terre muette lorsque, de l'orient, elle voit monter la nuit!

Source imprimée MARIE-VICTORIN, Frère, Croquis Laurentiens, chapitre 9. Paris & Tournai, Casterman, 1920. 235 p. (29 cm). Reliure en plein bougran, couvertures imprimées. Illustrations d'Edmond-J. Massicotte & préface d'Ernest Bilodeau. Édition de grand format.

Une famille LE BIHAN, résidente du Québec!

Lassé par l'insécurité latente, de la politique générale du pays, de son ambiance et surtout du futur qu'il nous réservait, nous trouvions que nous n'avions plus notre place en France. Nous avons découvert, après plusieurs voyages au Québec, que c'était bien dans ce pays que nous devions vivre. Chaque fois que nous y venions, nous nous sentions bien et retrouvions énergie et un sentiment de bien-vivre, éléments importants que nous avions perdus dans cette vieille Europe.

Nous habitons en région parisienne, à Palaiseau, petite ville qui se trouve à 25 kilomètres au sud-ouest de Paris. J'y exerçais le métier de Gendarme motocycliste, et Isabelle mon épouse était assistante de direction dans une grande entreprise internationale de Paris. J'ai résidé pendant 15 années en région parisienne. En effet, j'ai quitté ma Bretagne natale en 1985 pour effectuer mon service militaire obligatoire et par la suite j'ai suivi une carrière militaire.

Mais l'odyssée de cette branche des LE BIHAN, au plus loin que j'aie pu remonter, commence dans le début des années 1700. Il est devenu difficile de retrouver certains renseignements, surtout que tous les registres étaient conservés par le clergé, et que pendant la Révolution française de 1789 et suivant pour la Bretagne et la Vendée. Avec le mouvement Chouan qui a suivi cette révolution, les églises et tous bâtiments religieux étaient systématiquement incendiés par les Républicains.

Cette famille de LE BIHAN a toujours vécu à Riantec. Elle se situe à une quinzaine de kilomètres de Lorient, dans le département du Morbihan. C'est aujourd'hui une petite ville côtière d'environ de 4600 habitants dont la vocation est aussi bien tournée vers l'agriculture que la mer. Tout autour, il existe de petits villages ou hameaux qui ont généralement le nom d'un saint.

Le premier connu de cette lignée s'appelait Yves, et est né le 6 novembre 1706 à Riantec. Nous ne savons rien de ses occupations. À Riantec, il s'est marié le 26 janvier 1728 à Louise Jégo qui était née le 5 octobre 1703 à Riantec. Ils ont eu 10 enfants, dont 4 filles et 6 garçons.

Si je poursuivais, j'établirais une liste de mes ancêtres, mais je n'ai aucune information précise quant à leur mode de vie et leurs occupations. La mémoire des hommes étant plus courte que celles des archives, il

Le couple de Dominique et d'Isabelle Le Bihan constitue la seule famille portant le patronyme de notre ancêtre à vivre dans la région de Québec.

Ils nous livrent aujourd'hui, de façon sommaire, leur implantation dans notre milieu de même qu'une partie de leur lignée ancestrale.

Nous leur souhaitons la meilleure des chances et espérons pouvoir les accueillir lors de notre rencontre annuelle du mois d'août prochain à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

La rédaction



André Le Bihan (en haut), à Toulon, lors d'un entraînement sur canon, durant son service dans la marine nationale française.

Collection Dominique Le Bihan



Collection Dominique Le Bihan

Mariage de Joseph Le Bihan et de Céline Borgnic, le 7 novembre 1928 à Riantec, Bretagne.

est devenu presque impossible de recueillir des histoires ou des faits vécus, car un incendie a ravagé une partie de la maison familiale du village de Brambis, détruisant tout.

Ce que l'on peut établir par contre, c'est que la plupart de mes ancêtres devaient être cultivateurs. Il était fréquent dans ce genre de famille, que chaque enfant représente diverses professions, mais que par souci de transmission du bien familial, l'aîné des garçons se doive de reprendre l'activité de ses parents.

C'est ainsi que je peux affirmer que Le Bihan Louis Maire, né le 10 avril 1871, à Brambis Riantec, fils de Louis et de Jéhanno Marie Vincent, était aussi cultivateur et qu'il avait repris la ferme familiale. C'était mon arrière-grand-père. Louis Marie s'est marié avec Anne-Marie Corvec et de leur union sont nés quatre enfants, deux filles et deux garçons. Ils se prénommaient, Éléonore, Louis, Alida, et Joseph. Ce dernier deviendra mon grand-père. Pour ne pas aller à l'encontre de la règle, Louis deviendra à son tour agriculteur. Joseph, quant à lui, sera maçon.

Joseph est né le 22 mars 1903 et se mariera le 7 novembre 1928 avec Céline Borgnic. Ils auront 5 enfants, Simone, André, Joseph, Alida, et Camille. Deux

de ces garçons, André et Camille seront marins, et Joseph, complètera son séminaire et partira au Brésil. Il y vit toujours, mais est maintenant professeur de français en université, marié et père de trois enfants. Camille rejoignit la marine marchande, tandis qu'André s'engageait à 17 ans, dans la Marine Nationale. Il y fera une carrière de 25 ans. Il aura connu l'Algérie, la Polynésie où il y restera cinq années, et aura fait plusieurs fois le tour du monde. Il a été embarqué sur un des plus prestigieux navires de la Marine Nationale, le porte-avions Foch. André est mon père.

Dominique Le Bihan

Je suis né le 26 janvier 1967 à Lorient. Je suis le cadet d'une famille de trois enfants, dont l'aînée est une fille et le dernier un garçon. De part la profession de mon père, notre famille a vécu à Brest et Cherbourg en Normandie, pour enfin s'établir à Locmiquélic, petite ville de 3 500 habitants, voisine de Riantec. Les villes de Lorient et Locmiquélic sont séparées simplement par la Rade de Lorient. C'est un grand bassin d'eau de mer qui a son issue sur l'Atlantique par la Citadelle de Port-Louis. Le plus pittoresque quand vous habitez un endroit comme celui-ci, c'est que forcément, à un moment de votre vie vous prenez le ba-



Collection Dominique Le Bihan

Famille Le Bihan, de gauche à droite : Dominique, Alexia, Isabelle et Kathleen.

teau, soit pour aller à l'école, soit pour aller travailler. C'est ce que font beaucoup de personnes dont leur emploi dépend de l'océan.

J'ai vécu dans cette campagne bretonne, bordée par un océan qui de temps en temps nous arrosait de ses embruns grâce à un vent dominant de l'ouest. Mes promenades se faisaient régulièrement sur le littoral, et ce, été comme hiver. Nous ne partions jamais en vacances, car les vacances étaient là tout près de nous. Mais à 18 ans, j'ai devancé l'appel pour le service militaire, et depuis cette année-là, 1985, j'ai quitté ma Bretagne natale. Je ne manquais jamais d'y revenir.

En 1991, j'ai rencontré Isabelle, alors que j'habitais à Melun, en région parisienne. Nous nous sommes mariés le 21 mai 1994, après avoir eu Alexia le 7 septembre 1993. Isabelle avait déjà une fille, Kathleen, que j'ai complètement adoptée.

En 1996, une amie nous a proposé de partir en voyage avec elle pour le Québec, à Montréal. Nous avons fait le voyage et avons eu la piqûre. Pourtant, rien ne s'y prêtait pour des européens. À notre arrivée, il faisait trente en dessous de zéro et une tempête de neige.

Mais nous avons passé une dizaine de jours très agréables. Environ trois ans plus tard, nous avons décidé d'y retourner. Trois autres visites suivront. Mais la seule différence c'est qu'entre-temps, nous avons commencé à effectuer les démarches pour venir s'ins-

taller.

Il m'arrive de repenser à la Bretagne, car c'est une région très belle. Ses campagnes sont d'un vert très lumineux. Ses paysages sont très différents entre le nord et le sud, l'ouest et l'est. Il existe aussi en Bretagne une sorte d'ambiance qu'il est difficile de retrouver ailleurs. À croire que ce pays est toujours habité de quelques Géants ou Korrigans que l'on risque de croiser dans la lande à la nuit tombante!

Dominique Le Bihan



Gaston Kirouac

50 ans de vie sacerdotale

Le 13 juin prochain, la paroisse de Saint-Stanislas de Champlain soulignera le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de l'abbé Gaston Kirouac. Il en sera de même aussi le 15 août suivant à Sainte-Geneviève-de-Batiscan.

L'abbé Gaston Kirouac fut de nos Fêtes dès le tout début des années 1980. Par après, devenu curé de deux paroisses, son ministère dominical l'empêcha de se joindre à nos activités aussi souvent qu'il l'aurait voulu, mais pour lesquelles il continua tout de même à porter un grand intérêt.

Bientôt à la retraite, nous espérons le retrouver avec l'abbé Frédéric Kirouac, le seul autre prêtre connu ayant notre patronyme, lors de nos rencontres annuelles.

Gaston Kirouac est le frère de Jacques Kirouac, le premier président de notre Association et le cousin germain de Lorenzo Kirouac de Lewiston, Maine, dont il est fait mention dans les pages précédentes.

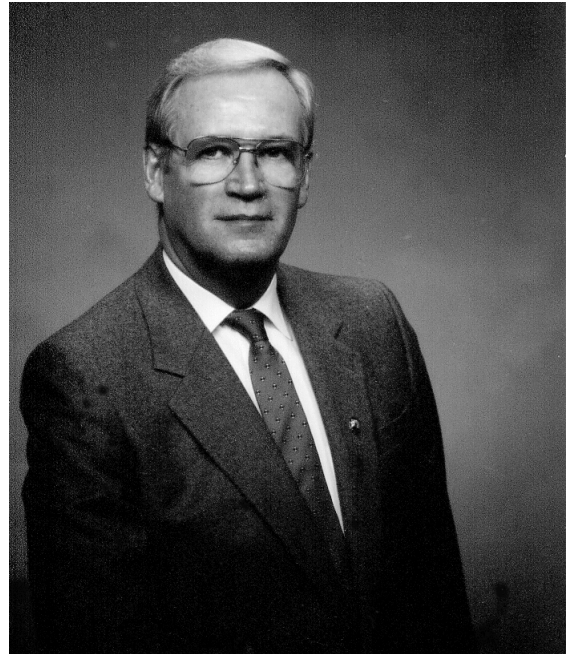
La rédaction

Gaston Kirouac est né à Lac-au-Saumon, comté de Matapédia, le 24 octobre 1928. Il est le fils de Thomas Kirouac, chef de gare, et d'Alice Morin. Il a fait ses études primaires à l'Académie du Sacré-Cœur de Grand'Mère, ses études secondaires au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières depuis la classe d'Éléments latins en 1942 jusqu'à celle de Philosophie II en 1950.

Les archives le montrent comme un étudiant particulièrement doué pour l'étude du français et de l'histoire; membre de la fanfare, il est aussi excellent joueur de paume. Il a orienté ses activités vers le scoutisme : d'abord simple scout, puis chef de patrouille, il monte à la scout-maîtrise en Versification pour y demeurer pendant quatre ans. Membre du conventum 1947, il en deviendra le président élu en 1972.

Il a fait ses études théologiques au Grand Séminaire de Trois-Rivières. Bachelier ès arts de l'Université Laval en 1950, il obtiendra un autre baccalauréat en pédagogie de la même université en 1960. Après deux années d'études à l'Université Grégorienne de Rome de 1966 à 1968, il obtiendra une licence en histoire.

Gaston Kirouac a été ordonné prêtre le 12 juin 1954 au Collisée de Trois-Rivières par monseigneur G.-L. Pelletier.



Photographie : Deschamps

L'abbé Gaston Kirouac (02299)

Parmi les postes qu'il a occupés au Séminaire Saint-Joseph, l'abbé Gaston Kirouac a été régent chez les grands de 1954 à 1958; professeur titulaire en Éléments latins de 1958 à 1959, en Syntaxe de 1959 à 1963, directeur des étudiants de 1963 à 1966.

En plus des fonctions qu'il a occupées au Séminaire Saint-Joseph, l'abbé Gaston Kirouac a été professeur de catéchèse à l'école normale Christ-Roi et aumônier à la maison Sainte-Rose en 1968-1969 en plus d'enseigner l'histoire à l'Université du Québec à Trois-Rivières de 1969 à 1972 et au Séminaire de 1972 à 1981.

L'abbé Kirouac a aussi été vicaire à plusieurs endroits. De 1981 à 1986, il a été Supérieur au Séminaire de Trois-Rivières. Par la suite, il a pris une année sabbatique et depuis 1987, il est curé à Sainte-Geneviève-de-Batiscan. En 1989, on lui a confié une paroisse additionnelle soit celle de Saint-Stanislas. Il sera curé de ces deux paroisses jusqu'en septembre 2003. À cette date, il devient prêtre auxiliaire pour ces mêmes paroisses en plus de celle de Saint-Prospère. Il compte prendre sa retraite à la fin de l'été pour se retirer au presbytère de Sainte-Geneviève-de-Batiscan où il continuera à offrir ses services pastoraux à ses anciens paroissiens.

Texte adapté de : « *Hommage à notre curé pour ses 35 ans de vie sacerdotale, 1954-1989, Paroisse de Sainte-Geneviève-de-Batiscan* »

La saga de l'héritage de Jack Kerouac se poursuit!

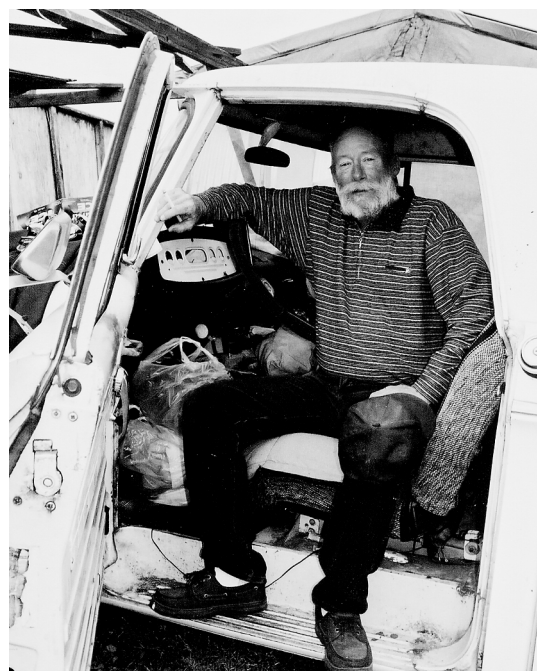
Le 19 juillet prochain doit s'ouvrir à Saint-Petersburg, Floride, le procès intenté par Paul Blake junior, le cousin germain de Jan Kerouac. Ce procès est en vue de contester pour faux le testament de Gabrielle Lévesque, la mère de Jack Kerouac.

Nous reproduisons, dans les pages qui suivent, une lettre inédite de Jan Kerouac destinée à Jacques Kirouac, le président fondateur de notre association. Celui-ci avait passé quelques jours avec elle à New York, à l'été 1995, lors d'un colloque sur son père.

On remarquera le ton pathétique de sa lettre de même que l'espoir qu'elle met dans notre association de famille où elle retrouve ses racines.

Pour suivre la chronologie de cette saga, portant sur la contestation de l'héritage de Jack Kerouac, nous référons le lecteur en page 29 du numéro 55 du *Trésor des Kirouac* de mars 1999.

La rédaction



Photographie par Gerald Nicosia

Paul Blake Jr en novembre 2001



Photographie : Gerald Nicosia

Jacques Kirouac et Jan Kerouac à New York le 5 juin 1995, soit exactement un an avant le décès de cette dernière survenu le 5 juin 1996 à Albuquerque, Nouveau-Mexique.

SAN ANSELMO,
CALIFORNIA



AUG. 17, 1995

DEAREST JACQUES (Cher cousin)

I must say, I feel so utterly
FRUSTRATED IN my efforts to save
my beloved father's ARCHIVE. I feel
like DAVID fighting GOLIATH. Here in
the States Nobody but Gerry NICOSIA
is helping me. Even the Detectives
who were paid (By me) \$5,000.00 to
find out what John Sampas is selling
were BRIBED AND BRAIN WASHED by
the Other Side. I pray constantly for
Divine Intervention but I FEAR ALL
is Lost.

I NOW UNDERSTAND Fully the KÉROUAC
Family Motto'. AMAR, TRAVAILLE, et SUFFER
I love my father, work on my Book -

AND Suffer endlessly with health
problems. And there is nothing else.

I will most likely go to my GRAVE
Never having owned a house

While the SAMPASES GLAT over there
illegally - gotten Millions they stop
from Gabrielle KÉROUAC!

I hope you wonderful People of

Les Familles de KÉROUAC will take up
the fight to preserve our honor - because
I AM now too weak to fight any more
Much Love, Jan Kerouac

San Anselmo, California

August, 17, 1995

Dearest Jacques (Cher cousin)

I must say, I feel so utterly frustrated in my efforts to save my beloved father's archive. I feel like David fighting Goliath. Here in the States nobody but Gerry Nicosia is helping me! Even the Detectives who were paid (by me) \$ 5,000 to find out what John Sampas is selling where bribed and brainwashed by the other side. I pray constantly for divine intervention but I fear all is lost.

I now understand fully the Kerouac family motto, amar, travailler, et souffrir. I love my father, work on my book and suffer endlessly with health problems, and there is nothing else. I will most likely go to my grave never having owned a house, while the Sampases gloat over their illegally gotten millions they stole from Gabrielle Kerouac!

I hope you wonderful people of les familles de Kerouac will take up the fight to preserve our honour because I am now too weak to fight any more.

Much love, Jan Kerouac

Traduction libre

San Anselmo, California

Août, 17, 1995

Très cher Jacques (cher cousin),

Je dois dire, je me sens ainsi absolument frustrée dans mes efforts pour sauver les archives de mon père bien-aimé. Je me sens comme David combattant Goliath. Ici dans les États, personne sauf Gerry Nicosia m'aide. Même les détectives qui furent payés (par moi) 5,000 \$ pour trouver ce que John Sampas est en train de vendre ont été achetés et le cerveau lavé par l'autre côté. Je prie constamment pour une intervention divine, mais je crains que tout soit perdu.

Maintenant, je comprends complètement la devise de la famille Kirouac : Aimer, travailler et souffrir. J'aime mon père, je travaille sur mon livre et souffre sans cesse avec des problèmes de santé. Et il n'y a rien d'autre. Je vais très probablement aller à ma tombe en n'ayant jamais possédé une maison tandis que les Sampases se réjouissent des millions obtenus illégalement qu'il ont volés de Gabrielle Kerouac.

J'espère que vous, merveilleuses gens des Familles Kerouac allez reprendre le combat pour préserver notre honneur, parce que je suis maintenant trop faible pour combattre encore. Beaucoup d'amitiés,
Jan Kerouac



Maison de Jack Kerouac à Saint-Petersburg, Floride

Photographie : Gilles Latulipe, printemps 2004

IN MEMORIAM

SINCÈRES CONDOLÉANCES AUX FAMILLES

CHEVALIER, GAÉTAN

À l'Hôpital du Saint-Sacrement à Québec, le 2 mai 2004, à l'âge de 59 ans et 11 mois, est décédé M. Gaétan Chevalier, fils de feu Marie-Alma Kérouac (02759) et d'Eugène Chevalier. Il laisse dans le deuil ses enfants : Mélanie (Michel Beaudry), Fanny, Pascal (Annick Daigle); ses petits-enfants : Jérémy Beaudry, Chloé Dion et Marijane Chevalier. Les funérailles ont été célébrées en présence des cendres le 23 mai 2004 en l'église de Port-Menier, Île d'Anticosti.

KIROUAC, ANTOINETTE ST-PIERRE

Au Centre Le Jeanne, le 18 mai 2004, à l'âge de 84 ans, est décédée Antoinette St-Pierre Kirouac fille de feu Victor St-Pierre et de feu Eugénie Fréreau. Elle était l'épouse de feu Maurice Kirouac (02244), représentant régional de notre association pour la région du Saguenay—Lac-St-Jean de 1979 à 1987. Elle laisse dans le deuil ses belles-sœurs : Lucille Kirouac (feu Jean-Charles Bouchard), Huberte Kirouac (feu J. Pugliano), son beau-frère Sarto (Yvette Hunter). L'inhumation a eu lieu le 21 mai au cimetière de Métabetchouan.

LIZOTTE, M. YVAN

Au Centre de santé Cloutier-du Rivage de Cap-de-la-Madeleine, le 25 avril 2004, est décédé à l'âge de 56 ans, M. Yvan Lizotte, époux de Mme Ginette Kirouac, demeurant à Cap-de-la-Madeleine. Une liturgie de la Parole a eu lieu le jeudi 29 avril en la chapelle du salon Sainte-Madeleine. L'inhumation a eu lieu au cimetière Sainte-Marie-Madeleine de Cap-de-la-Madeleine. Il laisse dans le deuil, outre son épouse; son fils, Alain; sa mère, Rose Duguay-Lizotte; ses frères et sœurs : Claude, Lucie (Yves Carignan), Suzanne (Yvon De Montigny); ses belles-sœurs et beaux-frères : Louise Kirouac (Léo St-Louis), Régent Kirouac, Jean-François Kirouac (Suzanne Gagné).

**JEANNINE- GILBERTE KIROUAC-PATTISON :
CES MÉMOIRES QUI M'ACCOMPAGNENT**

Traduit de l'anglais par Michel Bornais

Ma mère allait se marier, tante Corinne n'avait que seize ans et ma mère dix-huit. Et Tante Corinne, ma mère et sa sœur ont épousé des frères. Mon père s'appelait Louis-Philippe et l'autre a épousé l'oncle Joe. Son vrai nom était Joseph. Je suis certaine d'avoir son nom dans le livre, (*dictionnaire généalogique des Kirouac*) et elle voulait tellement, tellement se marier. Et sa mère ne voulait pas la laisser se marier : « Trop jeune! » qu'elle disait, « Trop jeune, seize ans c'est trop jeune! » Mais comme ma mère allait se marier, elle allait aussi le faire parce qu'elle ne voulait pas se faire doubler par ma mère. Je crois qu'elle était toujours en compétition avec ma mère et je n'ai jamais su trop pourquoi. Ma mère était très bonne à l'école et elle aussi allait à l'école et je ne crois pas qu'elle était plus cruche. Alors, ma grand-mère est allée voir le prêtre : « Bon, vous savez » qu'il lui dit, « des fois c'est mieux de laisser faire, de la laisser se marier et d'en finir avec ça. » Il a aussi dit qu'il y avait des mariages obligés, des naissances hors mariage, alors fallait voir la vérité en face. Alors, ma mère s'est mariée, tante Corinne s'est aussi mariée et bien sûr, neuf mois jour pour jour après le mariage de ma mère, Jolicoeur est né. Je vous en passe un papier qu'elle s'est mariée en pleine période de fécondité. Vous savez, ils n'avaient pas... je vais y revenir plus loin. (*Lors d'une conversation du 24 juillet 2003 dans le but de rafraîchir sa mémoire sur certains points, Jeannine a dit qu'à cette époque les médecins ne parlaient jamais de sexe ou d'éducation sexuelle. De son dire : « C'était une sorte de tabou. » N.D.L.R.*)

Et bien sûr, Tante Corinne est aussi tombée enceinte. Je ne sais pas trop, « me semble » qu'elle ne mangeait pas, du moins tout ce qu'elle mangeait, c'était de la crème glacée. Il y avait de la crème glacée à cette époque. Je me demande comment ils faisaient pour la conserver et c'est tout ce qu'elle mangeait. Elle a eu un autre enfant et est ensuite retombée enceinte. Elle ne mangeait toujours pas et ce n'était pas à cause de nausées. Je ne sais vraiment pas ce que c'était. En tout cas, après plusieurs naissances elle a eu la tuberculose, ça lui drainait toutes ses énergies, ça l'usait physiquement. On se

Note de l'éditeur

Nous en sommes au cinquième et dernier épisode des réminiscences du temps passé au Canada par Jeannine-Gilberte Kirouac-Pattison. La suite fait 35,000 mots, mais uniquement en référence à la vie familiale à Détroit, au Michigan. Nous y retrouvons tante Corinne, Marielle, la mère de Jeannine et sa nièce, Rolande Kirouac, fille de Jolicoeur Kirouac, frère aîné de Jeannine — jusqu'à ce jour, elle est demeurée « *la Petite Rolande* » pour toute la famille — plus les grossesses d'une amie du pensionnat, Yolande Rousseau.

La traduction se veut la plus fidèle possible à l'enregistrement original. Il faut donc comprendre qu'il ne s'agit pas d'un travail de littérature... uniquement la réalité. Si vous souhaitez écrire un mot à Jeannine, vous pouvez le lui adresser à 22400 Harper Lake Road, St. Clair Shores, MI 48080, USA.

comprend là-dessus. Alors, elle avait eu tous ces enfants : Marielle est née, ensuite Paul-Émile et Rodrigue. Il y a eu un autre enfant dont j'ai entendu le nom et quand elle est allée au sanatorium des tuberculeux, les enfants les plus âgés sont allés chez des religieuses. Là, on leur a fait subir des tests. Et Christine a été admise à l'école, et je crois que Paul-Émile est allé à l'école et aussi Rodrigue. Mais Marielle était très jeune. Je parle de l'école élémentaire. Et ils ont conclu qu'elle n'était pas assez brillante pour être instruite. Elle a été reléguée aux travaux de cuisine. Reste qu'elle avait toute une mémoire et je veux dire qu'elle pouvait se souvenir de tout. Je ne sais pas trop pourquoi, mais me semble qu'avec une telle mémoire je ne crois pas qu'il ait été impossible de lui donner une formation. On s'entend sur ça? C'est ce qu'elle me racontait quand j'étais au pensionnat. Elle disait : « J'avais l'habitude de regarder par la fenêtre quand j'étais à la cuisine... » alors qu'elle pelait les patates et récurait les chaudrons. C'était comme un orphelinat, mais pas nécessairement juste pour des orphelins... des enfants dont les parents ne pouvaient subvenir à leurs besoins et autres choses du genre. Et elle disait : « Je ne pouvais jamais aller jouer »... et d'ajouter : « J'étais toujours... sept



Collection Mark Pattison

De gauche à droite : Rolande Kirouac Pickett (00880), Jules Kirouac (00904), Jean-Paul (Johnny) (00882), Philippe (Phil) Kirouac (00870), Jacques Kirouac (00897), Gustave (Gus) Kirouac (00887), Jeannine Kirouac Pattison (00916) et Jolicoeur (Fernand) Kirouac (00863).

jours par semaine... » Elle n'avait jamais de récréation. Parlez-moi d'un beau cas d'abus d'enfant.

Marielle était toujours gentille. Je crois bien qu'elle avait le mauvais bout du bâton. Je ne blâme pas sa mère pour ça. Je blâme les sœurs parce qu'elle... je vais juste vous faire voir... comme cet hiver-là quand je ne suis pas retournée à la maison. Il me restait de l'argent de poche. Ma mère me glissait toujours un dollar dans chacune de ses lettres. Alors, j'avais un peu d'argent, car je n'avais pas d'occasion pour la dépenser. J'allais en classe. Je me couchais... nous étions au lit vers huit heures trente. Nous nous levions à six heures. Des fois, j'allais pour un casse-croûte ou un dîner. Je n'avais pas une fortune, mais un petit peu. Alors, c'était le congé de Noël et je devais aller au cinéma. Alors, je dis à mon oncle et ma tante : « Je vais au cinéma et

je veux y amener Marielle. » Wow! Vous auriez cru que je voulais l'amener dans un antre de perdition. Ils ont répondu : « Non, non, elle ne peut pas aller au cinéma. » C'était moi qui invitait Marielle et elle était une adulte! Elle devait avoir huit ou dix ans de plus que moi. Comprenez-vous ce que ça signifiait? Elle n'allait jamais nulle part! D'accord, elle allait à l'église... et j'ai demandé : « Pourquoi elle ne peut pas aller au cinéma? »... « Je vais toujours au cinéma quand je suis à la maison! » Et c'était un film français. Je voulais voir n'importe quelle sorte de film. Croyez-moi, j'avais l'habitude d'aller au cinéma à chaque semaine. Ça coûtait dix cents, vous savez! C'était... vous pouvez vivre sans aller au cinéma, mais c'était mon intention d'y aller. Mais ils ne voulaient pas la laisser y aller. Ils ont dit : « Non, ça va lui donner des idées. » Je me suis dit : « Ça fait quoi si ça lui donne des idées? Ça

peut aussi lui faire plaisir. » J'y suis quand même allée seule et c'était un film tourné en France. Et je... ce n'était pas du tout le genre de film auquel j'étais habituée. Une culture différente, une façon différente. J'y suis restée et il n'y avait qu'un seul film au programme. Je suis ensuite rentrée à la maison. J'étais bien certaine qu'elle aurait bien aimé ça. Parce qu'en France... la manière de vivre en France est un peu différente de la manière de vivre canadienne-française, mais la langue... il y a des bouts de dialogue que j'ai complètement manqués. Je dois l'avouer franchement. Bon, en tout cas je suis allée au cinéma et je crois... je ne me souviens pas y être retournée par la suite. J'avais quand même bien aimé ça...

Après la deuxième Grande Guerre, Yolande Rousseau (meilleure amie de Jeannine au pensionnat) a eu la tuberculose et je suis allée au Canada. J'ai dit à Jolicoeur : « Je vais en profiter pour amener « *la Petite Rolande* » avec moi en allant voir mon amie. » Je pouvais amener « *la Petite Rolande* » partout où j'allais et je pouvais aussi aller voir mon oncle à Sainte-Brigitte-des-Saults. Il était prêtre là. Sainte-Brigitte, c'était sa paroisse. Alors, je suis allée là et j'ai dit... Oh non! Ça, c'était à une autre occasion. Je suis quand même partie avec « *la Petite Rolande* » et je suis allée voir Yolande. C'était à Sherbrooke... c'est bien ça... à Sherbrooke. Et j'ai eu... j'y suis allée deux fois. Non! Pas avec « *la Petite Rolande* ». Je ne crois pas l'avoir rencontrée en compagnie de « *la Petite Rolande* ». En tout cas... pas d'importance... pas de temps à perdre là-dessus.

Peu importe, je suis allée voir Yolande. J'avais un laissez-passer. Ça ne me coûtait rien pour voyager à bord des trains du Canadien National. Et je me suis rendue au sanatorium des tuberculeux et j'avais « *la Petite Rolande* » avec moi. Et j'ai demandé : « Je voudrais voir Yolande Rousseau. » On m'a répondu : « On ne permet pas aux mineurs d'entrer dans un sanatorium pour tuberculeux. » Bon, c'est une chose que j'aurais pourtant dû savoir, alors j'ai conduit « *la Petite Rolande* » à un cinéma. Je ne sais plus quel film on présentait et je lui ai donné de l'argent. Il y avait plein d'enfants qui attendaient pour entrer. Vous savez comment les enfants sont bruyants, bla, bla, bla! Et je l'ai laissée là deux fois, parce que nous sommes demeurées deux jours à Sherbrooke.

Et ensuite, je suis allée voir... je ne me souviens pas exactement qui j'ai vu. Je dois certainement avoir rencontré mon père. Il était toujours vivant à cette époque selon Rolande Pickett. Il était allé travailler pour son frère. Son frère avait une manufacture de laine et c'est là où il travaillait. Ça devait être pour Willie Kirouac et l'usine était à Warwick, là où Philippe serait possiblement décédé. (Il s'agit de la « *Warwick Woolen Mills* » dont le propriétaire était Onésime Kirouac (01051). Onésime était le frère de Louis-Philippe, père de Jeannine. Philippe est effectivement décédé et inhumé à Warwick. N.D.L.R.). Une fois quand Rolande et Jolicoeur se sont rendus le visiter et plutôt que de les laisser aller loger à l'hôtel avec son père, il leur a dit : « Vous venez rester ici. » Parce qu'il avait une domestique et toutes sortes de choses. » Bien que Philippe et Alphonsine se soient simplement séparés sans jamais divorcer, Rolande a bien précisé : « On dit que mon père n'a jamais versé de pension alimentaire. » Je ne sais pas comment ils appelaient ça à cette époque. De toute façon, elle ne s'en est jamais plainte. Mais quand nous sommes ensuite retournées où était mon oncle à Sainte-Brigitte et que nous allions prendre une marche le soir et que nous... Il y avait des vaches dans le pâturage... alors, nous nous approchions de la clôture et nous appelions les vaches et elles approchaient de nous. On pouvait alors flatter les vaches. Elles n'étaient pas du tout sauvages ou énervées. Au même moment, mon oncle veut alors nous amener faire un tour. Il avait un assistant, je crois que c'était son vicaire. Il lui a dit : « Va me les chercher. » Et le vicaire a répondu : « Oh! Elles sont probablement parties au... » Il y avait quelque chose comme... ils appelaient ça des « *restaurants du coin* », c'était où les jeunes avaient l'habitude d'aller flâner. On n'y vendait pas de boissons alcooliques, seulement des friandises et des boissons gazeuses. Peut-être aussi des sandwiches. Je ne me souviens pas trop. Bon! « *La Petite Rolande* » et moi, nous étions des enfants de la ville et nous étions très intéressées, par les animaux de la campagne, vous savez. Alors ce type, ce vicaire, il est allé directement en ville et il ne nous a pas vues. Il nous a finalement retrouvées le long du chemin en train de flatter les vaches. On a certainement baissé dans son estime. Je crois bien qu'il s'attendait à ce qu'on soit plus évoluées, après tout, à cette époque j'étais devenue une adulte.

En tout cas, moi et « *la Petite Rolande* », il nous a conduit pour une visite des points d'intérêt. C'était une bien petite ville et il aurait été possible de tout faire ça à pied. De toute façon, on y était et je portais un manteau. Ma mère m'avait donné un manteau. Il était bleu marine et la doublure n'était pas très chaude. Il avait ce collet presque blanc... comme un pourpre crémeux. Et oh! Ma cousine Marielle, celle qui faisait tout le travail, elle l'aimait beaucoup et aurait bien aimé l'avoir. Alors, quand j'ai terminé mes études et trouvé du travail, j'ai dit à ma mère que Marielle voulait ce manteau. Alors, on le lui a expédié. Et quand je suis allé cet été-là, elle l'avait reçu, vous savez.

On ne pouvait avoir un laissez-passer (de chemin de fer) la première année. Je crois qu'il fallait travailler une couple d'années avant d'y avoir droit. Vous pouviez avoir des laissez-passer à usage limité. Vous pouviez voyager aux États-Unis, mais pour le Canada, il fallait y avoir droit... je crois que ça demandait une année d'ancienneté pour y avoir droit.

En tout cas, elle me racontait que le presbytère avait une galerie qui en faisait presque tout le tour. Et de dire : « L'hiver, je mets ce manteau... et je marche. » Il y avait toujours tellement de neige au Canada et bien sûr, on la pelletait et on la balayait. Et elle de continuer : « Et je porte ce splendide manteau... et je fais tout le tour de la galerie. » Je crois qu'elle adorait le collet. Et elle était brune, alors je suis certaine qu'elle devait y être très jolie...

(Après que Jeannine se soit mariée à Robert Pattison. N.D.L.R.) Yolande elle-même était mariée et ils vivaient à un endroit appelé Val-d'Or... Val... D apostrophe.. O... R et c'était la vallée de l'or ou quelque chose du genre. On s'entend? Et il travaillait pour le gouvernement. Et elle disait qu'elle était enceinte et bla-bla-bla et qu'elle était mariée depuis un bout de temps, en plus de décrire comment elle vivait. Mais je ne vais pas entrer plus loin dans les détails. Alors, je lui ai posté une lettre où j'écrivais que nous partions en vacances et que j'avais l'idée de conduire jusque-là pour lui rendre visite. Nous avions aussi à visiter de la parenté en cours de route, mais pas pour nous faire héberger. Nous allions dans des hôtels. Nous avions chacun notre travail et encore sans enfant. Alors, nous sommes allés là

en premier et ensuite nous sommes redescendus et sommes allés visiter... Un après-midi, nous sommes arrêtés chez la tante Blanche et mon oncle était encore... avait encore une paire de... Nous sommes arrêtés là. Et nous nous sommes aussi arrêtés à Warwick où mon père avait vécu. Je crois bien que mon père était déjà décédé à ce moment.

De toute façon, on a roulé jusque-là. On s'est inscrit dans un hôtel de Val-d'Or et nous sommes... nous avons tenté de téléphoner où elle habitait. J'avais bien une adresse, mais ce n'était pas inscrit dans l'annuaire. Je lui avais mentionné que j'étais en route et qu'on y serait pour une couple de jours. Ce n'était pas notre intention de loger chez elle, parce que son mari travaillait en forêt et qu'une fois enceinte, elle était retournée demeurer en ville où elle logeait dans une pension de famille. Et avant d'entreprendre le voyage, j'ai dit à Bob... j'ai dit : « J'aimerais bien lui apporter une robe de maternité ». Je me suis dit : « Les modes sont tellement différentes..., la mode américaine et la mode canadienne. » Et j'ai dit : « J'aimerais la lui remettre en cadeau. » Je savais bien quelle taille elle portait et j'en ai acheté une de cette taille-là. C'était un deux pièces, une jupe... une jupe extensible noire... et un haut noir et blanc. Et c'était... c'était vraiment joli, vous savez. Je l'aurais achetée pour moi-même si... vous savez, si j'avais aussi attendu un bébé. J'ai fait un emballage-cadeau et je l'ai mise dans le coffre. Toujours est-il qu'on a fini par se rencontrer, son mari était en ville pour la fin de semaine et on s'est retrouvés à l'hôtel pour le dîner et parler de toutes sortes de choses. Personne ne prenait de boisson... Nous avons terminé le repas et c'est alors que je lui ai dit : « Oh! Voudrais-tu monter à ma chambre pour une minute? J'aimerais te montrer quelque chose. » Les hommes eux étaient occupés à discuter. Alors, c'est ce que j'ai fait, je la lui ai présentée, c'était tout emballé et j'ai dit : « Tiens! C'est pour toi. »

Après avoir ouvert l'emballage, elle s'est écriée : « Oh! Tu n'as aucune idée à quel point j'ai besoin de ça! » Elle commençait... c'était son premier bébé, elle commençait à prendre du poids et aucun de ses vêtements ne lui faisait. Vous savez quoi... votre bedaine déborde. Et elle a dit : « La femme de qui j'ai emprunté ça est enceinte et elle m'a demandé de la lui retourner, mais je ne peux pas. » Et d'ajouter : « Je n'ai rien d'autre à me mettre sur le dos qui



Collection Mark Pattison

Alphonsine Jolicoeur et sa fille Jeannine le 22 septembre 1951 au matin de son mariage avec Robert Pattison



Collection Mark Pattison

Une amie de Jeannine du temps où elle étudiait au collège de Victoriaville, Yolande Rousseau et sa mère



Collection Mark Pattison

De gauche à droite : Gustave (Gus) Kirouac (00887), Jean-Paul (Johnny) Kirouac (00882), Jeannine Kirouac Pattison (00916), Jules Kirouac (00904), Rolande Kirouac Pickett (00880) René Kirouac (00890), Jacques Kirouac (00897), Jolicoeur (Fernand) Kirouac (00863), Philippe (Phil) Kirouac (00870). La photo a été prise en 1966 lors des funérailles de leur sœur Carmen Kirouac Navarra (00881).



Collection Mark Pattison

Détroit, 24 juillet 1951, Jeannine reçoit des cadeaux à l'occasion de son prochain mariage

me fasse. » Alors, j'ai dit : « Bon! Écoute! Change de robe et mets celle-ci pour redescendre. » Et moi d'insister : « Fais une surprise à ton mari. » Bon! Je ne savais pas trop quel genre de gars il était, mais elle a réagi drôlement en répondant : « Je lui dis que j'ai besoin d'une nouvelle robe. Celle-là ne me fait pas du tout. » Et il ne voulait pas lui donner l'argent. Elle ne pouvait pas se payer une robe et elle n'avait pas de travail. Vous savez qu'alors, on n'engageait pas les femmes enceintes. C'était pas... on était au début des années cinquante. C'était pas que les femmes dans le marché du travail étaient... mais peut-être qu'au Canada... vous savez ce que je veux dire... il y avait moins d'occasions d'emploi.

« Oh! » qu'elle a dit, « Je ne peux pas faire ça, je ne pourrais pas faire ça! » Et moi de demander : « Pourquoi tu ne peux pas faire ça? Non? » Je crois bien qu'elle pensait qu'il aurait été offusqué. Et je me suis dit : « C'en est toute une raison pour être offusqué quand sa femme ne fait plus dans ses vêtements et qu'il garde l'argent... ses mains sur les cordons de la bourse. » Il devait payer pour sa chambre et sa pension, mais il ne voulait pas lui payer une robe de maternité.

Alors, elle est descendue avec la boîte... je ne sais pas si elle avait aussi le papier d'emballage. Je ne me souviens plus. Elle était absolument ravie et pour cause. Je ne me souviens pas exactement de ce qu'elle portait, mais je sais bien que ce n'était pas du neuf. Ça, je pouvais bien m'en rendre compte. Une robe de maternité ça subit beaucoup d'usure. Et elle a dit : « La dame va être bien contente que je lui retourne ça. » Bon! Toujours est-il que sa façon de faire à lui me choquait. Ce n'était pas de mes affaires de m'en offusquer, mais il avait un bon travail et il... elle en avait bien besoin. Je veux dire que ce n'était pas une frivolité dans le genre : « Je vois une belle blouse et il faut que je l'aie. » C'était une nécessité. Et il ne devrait pas... il n'y avait aucune de raison de s'emporter au sujet de cette robe. Alors, à la fin, tout s'est terminé pour le mieux. Par la suite, elle m'a écrit une lettre et je sais qu'elle s'en est servie pour plusieurs maternités, parce qu'elle a eu quatre ou cinq

L'alimentation quotidienne en Nouvelle-France au XVII^e siècle

Par Jean-François Hubert-Rouleau

Qu'est-ce que pouvaient bien manger nos ancêtres? Est-ce que leurs repas étaient élaborés ou se contentaient-ils de peu? Mangeaient-ils sainement ou bien leur alimentation était-elle déséquilibrée? Que buvaient-ils pendant et entre les repas? Voilà autant de questions, qui de prime abord, ne semblent pas faciles à répondre. En effet, si l'on fouille les sources de l'époque et que l'on épluche le courrier, il est bien rare de trouver la description des repas quotidiens. Encore aujourd'hui, il est plutôt rare que l'on envoie un courrier à un ami pour lui décrire le contenu de notre souper. Toutefois, un voyageur suédois, Pehr KALM, de passage en Nouvelle-France dans les années 1740 a noté minutieusement dans des carnets tous les petits détails du quotidien qu'il rencontrait sur sa route de Québec à Montréal. Aussi, grâce essentiellement à lui, nous est-il possible aujourd'hui de reconstituer assez fidèlement, le contenu des assiettes de nos aïeux!

DE LA TERRE AU CHAUDRON...

Qu'est-ce qui pouvait bien mijoter dans les gros chaudrons de nos ancêtres? Bien sûr, vous aurez tous trouvé la réponse à cette question; les produits de la ferme, de la cueillette, de la chasse et de la pêche et l'on verra que la Nouvelle-France savait se montrer fort généreuse. Toutefois, pour ceux d'entre vous qui ont grandi sur une exploitation agricole, autrefois l'on disait élevé sur la ferme, vous savez fort bien que les récoltes dépendent fortement de dame nature. Tout comme à cette époque, les années d'épidémies, de gels précoces provoqueront la disette mais pour les années qui nous occupent la moyenne peut être considérée comme bonne.

À quoi ressemble une ferme moyenne vers les années 1740-50 et que qualifie-t-on de ferme moyenne? On parle ici d'un établissement agricole de la deuxième génération avec maison et bâtiments. Lisons la description qu'en fait G. Filteau dans *La Naissance d'une nation*.

L'exploitation moyenne compte 100 arpents dont 30 à 40 qui sont en pâturage. Le censitaire compte un ou parfois deux chevaux, une paire de boeufs, de trois ou quatre vaches laitières, de trois ou quatre porcs, des oies, des dindes, des volailles et des canards.⁽¹⁾

On cultive du blé bien sûr mais aussi de l'orge, de l'a-

voine; au jardin, des pois, du maïs (appris des Amérindiens), des concombres, du chou blanc, des oignons, de la laitue, de la chicorée, des carottes, du raifort, des raves, des navets, des panais, des radis noirs et des radis rouges, des betteraves, des haricots, du thym, de la marjolaine, des citrouilles, des melons. La pomme de terre n'a pas encore la faveur populaire.

On cueille des fraises, des airelles, des framboises, des bleuets, du raisin sauvage, des cerises, des atocas, des pommes et des poires sauvages. La région de Montréal compte des vergers de pommiers et de pruniers qui ont été importés de France.

Finalement, les premiers Français ont appris des Amérindiens à tirer le sucre de l'érable et en font une consommation considérable.

Mais qu'en est-il du citadin qui doit aussi s'alimenter? Aucun problème, la ville de Québec compte à l'époque deux marchés où l'on peut aller s'approvisionner. Le premier à la Basse-Ville, sur la Place Notre-Dame et le second à la Haute-Ville en face de la cathédrale et du Collège des Jésuites. Les marchés sont ouverts le mardi et le vendredi de 8 à 11 heures en été et de 9 heures à 11 heures en hiver.⁽²⁾

ET AU FAIT, QU'EST CE QU'ON MANGE...?

Kalm qui séjourne assez longtemps en « Canada » a l'occasion de voyager entre les différentes « villes » de la Nouvelle-France et est souvent invité chez l'habitant à partager ses repas. Aussi, ses notes nous sont-elles très précieuses. Alors, au fait, qu'est-ce que l'on mange?

Précisons d'abord qu'il y a trois repas servis pendant la journée, le déjeuner (petit déjeuner), le dîner (le déjeuner) et le souper (le dîner). Le déjeuner est servi entre sept et huit heures, le dîner à midi sonnante et le souper vers les sept heures du soir.⁽³⁾

Au déjeuner, il est coutume que les hommes trempent un morceau de pain dans de l'eau de vie avant d'aller travailler, ou encore mettent-ils des rondelles d'oignons rouges sur une large tranche de pain. On boira volontiers du café ou du chocolat et les dames choisiront de verser un peu de lait dans leur café. On sert aussi des confitures.

À midi et pour le repas du soir, cela devient plus sérieux. Il n'est pas rare que le dîner ou le souper compte de trois à quatre services. On débute d'abord par un solide potage avec du pain. Viennent par la suite les plats de viandes, boeuf bouilli ou rôti, volailles bouillies ou rôties, parfois gibier provenant de la chasse. Par la suite est servi un plat de laitue ou encore plus populaire, un plat de concombres tranchés sur le long et recouvert de crème. Quand certains s'arrêteront ici, d'autres plus gourmands se serviront d'une pointe de fromage accompagnée de fruits ou en saison, de sucre et de sirop d'érable. Le beurre est absent de la table, il est sorti seulement pour les invités.

Un régime assez lourd comme on peut le constater. Heureusement que le calendrier compte de nombreux jours d'abstinence. Ainsi, les vendredis et samedis, on mangera des bouillis de légumes composés de choux et d'haricots, des oeufs, des crêpes, du poisson et du ...castor. Pourquoi du castor?; parce que la société de théologie de Paris avait déterminé que le castor, vivant dans l'eau et ayant une queue lui servant à nager, était nécessairement un poisson.⁽⁴⁾

Et que boit-on? Généralement de l'eau, l'eau que l'on va chercher au fleuve ou à la rivière et du vin rouge que

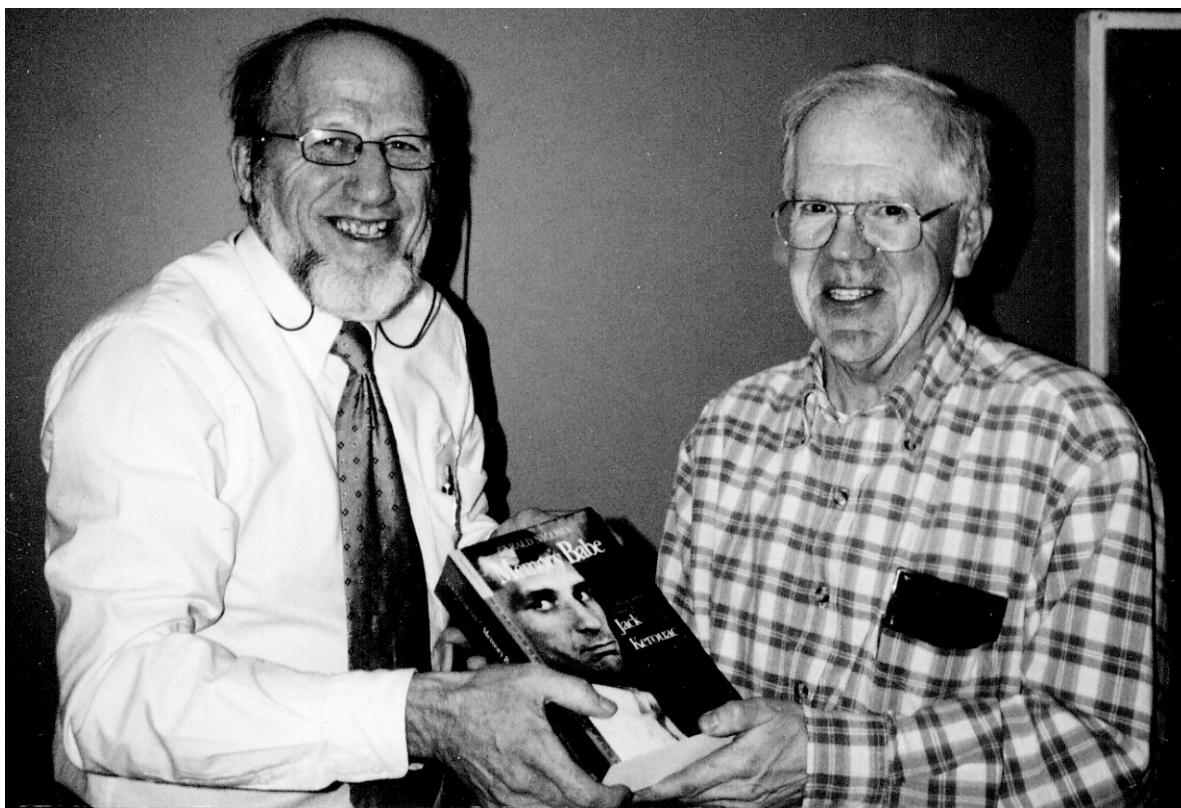
l'on coupe de moitié d'eau. Le vin étant importé de France donc cher, on se rend compte que l'habitant en Nouvelle-France jouit d'une certaine aisance que lui envierait son cousin français.

Fait amusant à retenir; si la cuillère et la fourchette à quatre dents se trouvent sur la table, le couteau ne s'y trouve pas et fort de raison parce qu'il est dans la poche de chacun. Le couteau qui sert au travail sert aussi à découper la viande. Pratique. C'est connu les Québécoises et les Québécois aiment bien s'amuser et s'en donner à coeur joie autour d'une bonne table, il semble qu'on ait de qui tenir...

Tiré de : *Héritage*, bulletin de l'Association des familles Rouleau d'Amérique, vol. 8, numéro 3, septembre 2000 et paru dans *La Souche*, bulletin de liaison de la Fédération des familles-Souches québécoises inc., volume 20, numéro 4, hiver 2004, bulletin numéro 68.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) G.Filteau, *La naissance d'une Nation*, 1978, re-éd., p.237
- (2) *Ibid.*, p.247
- (3) Collectif, *La Revue Nos Racines*, p.558
- (4) *Ibid.*, p.559

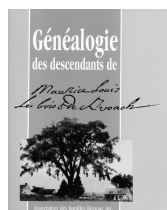


Photographie Jacques Kirouac

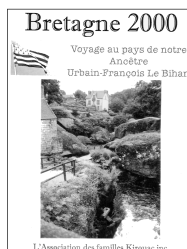
12 novembre 2003, Michel Bornais remettant un exemplaire de Memory Babe au président de la Société de généalogie de Drummondville, monsieur Léo Thérien. Pour faire suite au Salon des familles souches de Montréal qui s'est déroulé les 18 et 19 octobre 2003, monsieur Thérien avait invité notre secrétaire, Michel Bornais, à présenter sa conférence sur Jack Kerouac aux membres de la Société de généalogie de Drummondville. Une trentaine de personnes se sont présentées lors de l'événement. Félicitation Michel!



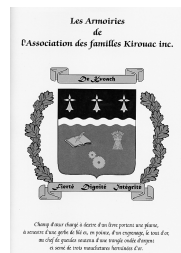
L'Album, 144 pages, Raymonde Kérouac-Harvey, collaborateurs : Raymond Bergeron, Marie Kirouac et François Kirouac, 1980;



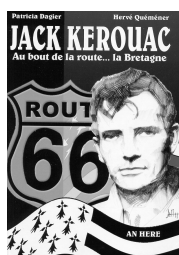
Généalogie des descendants de Maurice Louis Alexandre LeBrice de Keroack, 608 pages, François Kirouac; Recherche : Alain Kirouac, Marie-Andrée Paquet, François Kirouac, Francine D. Kirouac et autres, 1991;



Bretagne 2000 Voyage au pays de notre ancêtre, Urbain-François Le Bihan, 120 pages, L'Association des familles Kirouac inc., 2001;

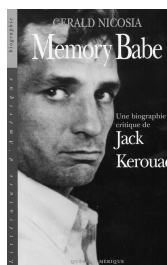


Livret explicatif des armoiries de L'Association des familles Kirouac inc., 22 pages, Hélène Kirouac, 2001;



ÉPUISÉ

Jack Kerouac Au bout de la route... la Bretagne, 256 pages; Patricia Dagier et Hervé Quémener; Édition An Here, 1999;



Memory Babe, une biographie critique de Jack Kerouac, 778 pages; Gerald Nicosia; Édition Québec Amérique, 1994;

Bon de commande

VOLUME

L'Album _____ X 15, 00 \$ + frais (6, 00 \$) = _____

Généalogie des descendants de ... _____ X 10, 00 \$ + frais (10, 00 \$) = _____

Bretagne 2000 _____ X 15, 00 \$ + frais (6, 00 \$) = _____

Livret explicatif des armoiries de l'Association _____ X 5, 00 \$ + frais (2, 00 \$) = _____

Memory Babe _____ X 30, 00 \$ + frais (6, 00 \$) = _____

SOUS-TOTAL : (A)=

OBJETS PROMOTIONNELS

Macarons _____ X 1, 00 \$ + frais (1, 00 \$) = _____

Sac de toile avec drapeau breton _____ X 7, 50 \$ + frais (3, 00 \$) = _____

Épinglette avec les armoiries de l'Association _____ X 5, 00 \$ + frais (1, 00 \$) = _____

Armoiries de l'Association imprimées sur carton _____ X 5, 00 \$ + frais (1, 00 \$) = _____

Laminage des armoiries de l'Association _____ X 16, 00 \$ + frais (6, 00 \$) = _____

SOUS-TOTAL : (B)=

REVUE LE TRÉSOR

Numéro (0 à 49) _____ X 2, 00 \$ + frais (3, 00 \$) = _____

Numéro (50 et plus) _____ X 3, 00 \$ + frais (3, 00 \$) = _____

SOUS-TOTAL : (C)=

TOTAL (A+B+C)=

PHOTOCOPIER ET EXPÉDIER À : François Kirouac, 31 Laurentienne, Saint-Étienne-de-Lauzon (QC), Canada G6J 1H8

ADRESSE DE RETOUR : _____

ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC INC.

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2003-2004

PRÉSIDENT

Pierre Kirouac (00321)
3194, rue Berthelot
Trois-Rivières (Québec) G8Z 1N6
Téléphone : (819) 375-4175
Courriel : pierre.kirouac@tr.cgocable.ca

1^{er} VICE-PRÉSIDENT

Jean-Yves Kirouac (00664)
4590, Promenade Patton apt A-603
Laval (Québec) H7W 3X7
Téléphone : (450) 682-9629
Courriel : kirouac_jean_yves@hotmail.com

2^e VICE-PRÉSIDENTE

Céline Kirouac (00563)
1190, rue de Callières
Québec (Québec) G1S 2B4
Téléphone : (418) 527-9858

SECRÉTAIRE

Michel Bornais
168, rue Baudrier
Beauport (Québec) G1B 3M5
Téléphone : (418) 661-1771
Courriel : jambornais@hotmail.com

TRÉSORIER

René Kirouac (02241)
3782, Chemin Saint-Louis
Sainte-Foy (Québec) G1W 1T5
Téléphone : (418) 653-2772

GÉNÉALOGIE ET COMITÉ DE LA REVUE

François Kirouac (00715)
31, rue Laurentienne
Saint-Étienne-de-Lauzon
(Québec) G6J 1H8
Téléphone : (418) 831-4643
Courriel : francois.kirouac@sympatico.ca

COMITÉ DE LA REVUE

Marie Kirouac (00840)
1039, rue Raoul Blanchard
Sainte-Foy (Québec) G1X 4L2
Téléphone (418) 871-6604

CONSEILLER

Vacant

CONSEILLÈRE

Marie Timperley
127, chemin Schoolcraft
Mansonville-Potton (Québec) J0E 1X0
Téléphone (450) 292-4247
Courriel : marietimperley@hotmail.com

REPRÉSENTANTS RÉGIONAUX

RÉGION 1, QUÉBEC-BEAUCE

Marie Kirouac (00840)
1039, rue Raoul Blanchard
Sainte-Foy (Québec) G1X 4L2
Téléphone (418) 871-6604

RÉGION 2, MONTRÉAL, OUTAOUAIS, ABITIBI

Louis Kirouac (00327)
621A, Rue Notre-Dame
Le Gardeur (Québec) J5Z 2P7
Téléphone (450) 582-3715

RÉGION 3, BAS-SAINT-LAURENT, CÔTE-DU-SUD, GAS-PÉSIE ET PROVINCES ATLANTIQUES

Lucille Kirouac (01307)
123, Chemin Rivière-du-Sud
Saint-François-de-Montmagny (Québec)
G0R 3A0
Téléphone : (418) 259-7805
Courriel : kirouac-boulet@oricom.ca

RÉGION 4, MAURICIE, BOIS-FRANCS-ESTRIE

Renaud Kirouac (00805)
9, rue Leblanc, C.P. 493
Warwick (Québec) J0A 1M0
Téléphone : (819) 358-2228
Courriel : denreki@ivic.qc.ca

RÉGION 5, SAGUENAY, LAC-SAINT-JEAN

Claude Kirouack (02450)
2560, rue Pelletier
Jonquière (Québec) G7X 8R1
Téléphone : (418) 542-3375
Courriel : guyclaude@sympatico.ca

RÉGION 6, ONTARIO, PROVINCES DE L'OUEST ET CÔTE DU PACIFIQUE

Georges Kirouac (01663)
23, Maralbo Ave. E.
Winnipeg (Manitoba) R2M 1R3
Téléphone : (204) 256-0080
Courriel : georgesk@shaw.ca

REGION 7, UNITED-STATES OF AMERICA

EAST TIME ZONE

Mark Pattison
1221, Floral Street NW
Washington, DC 20012 USA
Telephone : (202) 829-9289
E-mail : mapttison@catholicnews.com

CENTRAL TIME ZONE

Greg Kyrourac
P. O. Box 481
Ashland, IL 62612-0481 USA
Telephone : (217) 476-3358
E-mail : kyrourac@casscomm.com



Alexandre Duchesneau

Signature de notre ancêtre lors d'une demande au gouverneur de Beauharnois en novembre 1733

Fondation : 20 novembre 1978
Incorporation : 26 février 1986
Membre de la Fédération des familles-souches québécoises inc. depuis 1983

Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Fédération des familles-souches québécoises inc.
C.P. 6700, Succ. Sillery, Sainte-Foy (Québec) G1T 2W2
IMPRIMÉ—PRINTED PAPER SURFACE

Avis de convocation — 18^e Assemblée générale

Veuillez prendre note que l'assemblée générale annuelle des membres de l'Association des familles Kirouac se tiendra dimanche le 8 août 2004 au Centre des loisirs de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud —région de Montmagny—à compter de 15 heures.

ORDRE DU JOUR

1. Lecture et adoption de l'ordre du jour;
2. Adoption du procès-verbal de la dernière assemblée tenue à Longueuil le 2 août 2003;
3. Rapport du président pour le conseil d'administration;
4. Rapport du trésorier pour l'exercice se terminant le 31 décembre 2003 et prévisions budgétaires pour l'année 2004;
5. Nomination d'un vérificateur;
6. Ratification par l'assemblée des actes posés par les membres du conseil d'administration;
7. Élection à cinq postes d'administrateurs;
8. Commentaires et suggestions des membres;
9. Ajournement.

Responsable du recrutement

M. René Kirouac
3782, Chemin Saint-Louis
Sainte-Foy (Québec)
Canada G1W 1T5
Téléphone : (418) 653-2772

Secrétaire de l'Association

Michel Bornais
168, rue Baudrier
Beauport, (Québec) G1B 3M5
Téléphone : (418) 661-1771
Courriel : afkirouacfa@hotmail.com

Pour nous joindre : **Courriel : kirouac@libertel.org**

Site WEB : **<http://www.genealogie.org/famille/kirouac/kirouac.htm>**